

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE PARIS

CE QUE JÉSUS PENSAIT
DE SES GUÉRISONS
D'APRÈS LES RÉCITS DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

soutenue publiquement le jeudi 24 juillet 1890, à 4 heures

PAR

JULES BRUN

PARIS

HENRI JOUVÉ
IMPRIMERIE DES ÉCOLES
15, rue Racine, 15

1890

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS

CE QUE JÉSUS PENSAIT
DE SES GUÉRISONS
D'APRÈS LES RÉCITS DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

THÈSE

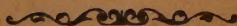
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le jeudi 24 juillet 1890, à 4 heures

PAR

JULES BRUN



PARIS

HENRI JOUVE
IMPRIMERIE DES ÉCOLES

15, rue Racine, 15

—
1890

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. SABATIER,	<i>Président de la soutenance.</i>
MM. SABATIER,	} <i>Examineurs.</i>
MÉNÉGOZ,	
STAPFER,	

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

A MON PÈRE, A MA MÈRE,

A CEUX QUE J'AIME.

CE QUE JÉSUS PENSAIT
DE SES GUÉRISONS
D'APRÈS LES RÉCITS DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

INTRODUCTION

Les évangiles de Marc, de Matthieu et de Luc nous ont conservé plusieurs récits des guérisons que Jésus fit en Palestine. Pour savoir ce que Jésus pensait lui-même de ces guérisons, il faut étudier ces récits à un double point de vue, d'abord recueillir les paroles de Jésus, qu'ils nous ont transmises sur le sujet, puis étudier les faits de guérisons en eux-mêmes.

Les paroles de Jésus qui nous sont conservées par les évangiles synoptiques se rapportent à différentes guérisons, non pas à toutes. Ces évangiles en mentionnent plusieurs, en passant, sans nous rappeler ni les moyens que Jésus employa, ni les paroles qu'il prononça. S'il faut regretter cette brièveté autant que les nombreuses lacunes de nos textes, il n'en est pas moins vrai que nous pouvons, grâce aux paroles conservées, rechercher l'idée fondamentale, le sentiment premier qui a poussé Jésus à agir sur

les malades. Le récit de quelques-uns de ces faits importants parvenus jusqu'à nous se répète par trois fois. Les synoptiques font passer devant nos yeux trois épreuves du dessin qui doit retracer le fait primitif, trois épreuves, qui ne peuvent pas être également fidèles. Dès lors un premier devoir s'impose à nous : rechercher toutes les fois que nous aurons le récit en double ou trois fois répété, quel est le meilleur ou le plus ancien. Lorsque nous n'en aurons que deux ou un seul, la tâche sera plus simple, mais peut-être aussi la conclusion moins certaine.

Si nous n'avons pas cru devoir consulter l'évangile de Jean, c'est pour éviter de compliquer une question déjà suffisamment délicate par elle-même, d'une seconde non moins difficile à savoir jusqu'à quel point on peut considérer l'évangile de Jean comme historique. Cette question n'a pas encore trouvé une solution qui satisfasse pleinement la science. En l'attendant avec patience du progrès des études théologiques, nous nous contenterons de rester sur ce grave sujet dans une sage réserve.

CHAPITRE PREMIER

LES RÉCITS ET LES FAITS.

Lorsque nous jetons un regard rapide sur nos évangiles synoptiques, nous sommes d'abord étonné de voir la place importante qui est accordée au récit de guérisons. Après une première lecture, si l'on revient à parcourir les évangiles, l'impression première se modifie. Il semblait que l'amour du merveilleux avait inspiré la plume de nos écrivains, mais il n'en est rien. On sent par la lecture attentive de ces documents que le désir sincère de dire la vérité, toute la vérité sur la vie du Maître a seul dirigé nos auteurs. Ils voulaient peindre la vie de Jésus, dans cette vie l'action sur les malades a été grande, nous le savons de divers côtés, aussi les biographes du Seigneur devaient-ils nous rapporter les faits de ce genre sous peine d'infidélité. Comme le dit M. le professeur Sabatier (1) : « Jésus
« ne se considérait pas seulement comme appelé à prêcher
« une doctrine nouvelle, mais surtout à guérir et à réparer
« les maux d'Israël. C'est dans ce sens que Jésus en appelle
« à ses œuvres, non pas que des prodiges doivent attester
« extérieurement la vérité de son évangile, mais parce
« qu'étant le Messie, il doit accomplir la restauration
« qu'on attendait de lui. Les guérisons de Jésus sont en
« effet présentées comme autant de victoires sur la puis-

1. Article *Jésus-Christ* de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger.

« sance des mauvais esprits, comme des actes de déli-
« vrance et de soulagement pour ceux qui les éprouvent
« et des actes d'amour et de compassion de la part de
« celui qui les accomplit. Telle est la lumière sous laquelle
« il faut considérer ces guérisons, qui perdent ainsi leur
« caractère de prodiges pour devenir des actions religieu-
« ses et morales que l'histoire aurait tort d'écarter
« ou de méconnaître. » Faut-il s'étonner dès lors de voir
l'importance accordée aux guérisons de Jésus par la tradi-
tion évangélique ? Non certes. L'histoire n'a fait ici que
suivre la pensée du maître et la développer (1).

Un premier témoignage nous a été conservé dans le
livre des Actes, 10, 38 : « (Vous savez) comment Dieu a

1. Nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire de soulever cette
ancienne question de la réalité des miracles, car il nous semble
qu'aujourd'hui elle est vidée pour tout historien sérieux. Si pen-
dant de si longs siècles elle est restée pendante, c'est que les
préoccupations dogmatiques des écoles les plus opposées, diri-
geaient les débats et donnaient la solution d'une question qui ne
leur appartenait pas puisqu'elle est du domaine de l'histoire. C'est
à l'histoire à la trancher. Comme le dit notre maître, M. Sabatier :
« On ne gagne rien à se retrancher derrière une fin de non-rece-
voir pure et simple, au nom d'une philosophie qui exclut *a*
priori le surnaturel ; car il reste toujours à constater les faits
historiques et à les expliquer dans leur enchaînement. La criti-
que doit donc ici, comme partout, garder son indépendance aussi
bien à l'égard d'une dogmatique superstitieuse que d'une négation
systématique. Le résultat de ce travail c'est qu'il est absolument
certain que Jésus a accompli des guérisons que ses disciples et
lui ont regardées comme un élément essentiel de sa mission »
(Article *Jésus-Christ* de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de
M. Lichtenberger).

« oint d'esprit saint et de force Jésus de Nazareth, qui
« allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous
« ceux qui étaient tyrannisés par le diable, parce que Dieu
« était avec lui. » Et d'autre part, l'évangéliste Matthieu
4,23, nous dit: « Et Jésus allait par toute la Galilée, ensei-
gnant dans leurs synagogues, prêchant l'évangile du
règne de Dieu et guérissant toute maladie et toute infir-
mité parmi le peuple. » Marc, le plus ancien de nos évan-
giles, aussi bien que Luc, nous rappelle les mêmes faits,
notamment lorsqu'il nous dit que les multitudes pres-
saient Jésus avec leurs malades (Marc 3,10) « car par suite
des nombreuses guérisons qu'il avait faites, tous ceux qui
avaient des infirmités se jetaient sur lui pour le tou-
cher (1). »

Si ces indications générales sur les guérisons de Jésus
ne nous suffisent point et que nous désirions connaître
quelques détails sur ces faits la question se complique. Sans
doute les synoptiques nous ont rapporté une série d'exem-
ples assez variés, qu'ils reprennent à peu près tous trois,
ce qui permet la comparaison et la rectification, mais il
reste même alors une grosse difficulté à lever. Discer-
ner le vrai du faux, l'histoire de la légende, la réalité de
la poésie, c'est quelque fois œuvre difficile. Prenons un
ou deux exemples. Recherchons la vérité sur les débuts
de Jésus dans cette voie, ses premières guérisons. Seul
Marc nous a conservé quelques indications très vagues.

1. Voyez encore Marc, 6, 55; Math., 9, 35; 12, 15; Luc, 6,17. Le
quatrième évangile constate la chose : Jean, 6, 2. « Et une
grande foule de peuple le suivait parce qu'ils voyaient les mira-
cles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades. »

Il semblerait d'après son récit que Jésus n'a pas commencé ses guérisons en même temps que son enseignement. Voici ce qu'il dit (Marc, 1, 14) : après que Jean eut été mis en prison, Jésus se rendit en Galilée, prêchant l'évangile de Dieu et disant : « Le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle. » — Il n'est point question dans ce passage des guérisons qui dans la suite seront presque toujours mentionnées à côté de l'enseignement. Il semblerait donc que Jésus, comme Jean-Baptiste, aurait débuté par la seule prédication du royaume. Quoi qu'il en soit, l'auteur continue son récit et nous raconte une première guérison opérée par le Christ dans des circonstances toutes fortuites. Suivi des disciples qu'il vient de s'attacher le maître arrive à Capernaüm, entre dans la synagogue et y prêche le jour du sabbat. Sa parole produit une puissante impression. Un démoniaque, qui était dans l'auditoire, est pris d'une crise. Il apostrophe avec véhémence celui qui venait de parler. Jésus, nous est-il dit, tança le démon : « Tais-toi et sors de cet homme. » Et après une convulsion violente le malade fut guéri. Cet événement produisit une vive impression, nous dit Marc, et contribua beaucoup à répandre la renommée de Jésus dans toute la Galilée (1).

L'action de Jésus dans ce récit paraît inspirée subitement. Ce sont les cris du démoniaque qui l'amènent à prononcer la parole qui guérit le malade. Le problème est délicat. Marc nous dit que Jésus a débuté par la pré-

1. Marc, I, 23-28.

dication du royaume, puis à la première occasion où il nous montre Jésus prêchant dans une synagogue, nous voyons Jésus guérir un malade sans hésiter, avec autorité, comme un homme qui a pleine conscience de sa puissance.

S'il y avait eu hésitation chez Jésus on pourrait prétendre que c'était bien là la première guérison qu'il faisait, mais il n'en est rien. D'autre part, si la guérison faite ici était de celles que tout homme pieux en Israël pouvait faire (1), d'où ce grand étonnement de l'auditoire ?

Il faut d'abord remarquer que la renommée de Jésus se répandit aussi bien à cause de son enseignement que par cette guérison. Ce qui le prouve c'est la comparaison des versets 22 et 28. Ensuite il est remarquable que la parole qui résume l'impression de la foule et que Marc place dans la bouche d'un témoin, est avant tout un cri d'étonnement sur l'enseignement de Jésus : « Qu'est-ce donc ? Un enseignement nouveau avec puissance ? » Τί ἐστὶν τοῦτο ; διδασχὴ καινὴ κατ' ἐξουσίαν ; puis suit la reflexion quelque peu froide καὶ τοῖς πνεύμασιν τοῖς ἀκαθάρτοις ἐπιτάσσει, καὶ ὑπακούουσιν αὐτῷ. Le cri d'étonnement est si naturel, si vibrant, puis la phrase devient tout à coup narrative, lourde. Ce n'est plus du tout le cri d'un homme émerveillé par un miracle. C'est la réflexion d'un chroniqueur qui tient à enregistrer toutes les richesses de la tradition. Il cherche à bien les mettre en relief. Si vraiment cet auditoire popu-

1. Voir *Les idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ*, par M. Stapfer, p. 76.

laire avait été si frappé par cette guérison, peut-on croire, qu'il eût d'abord poussé un cri d'étonnement sur l'enseignement nouveau? Il aurait porté tout son enthousiasme sur le miracle et aurait à peine songé à la doctrine, bien mieux dans son ébahissement il l'aurait oubliée. Aussi n'hésitons-nous pas à dire, d'après le récit même de Marc, que c'est l'enseignement de Jésus qui a produit une profonde impression, et que c'est Marc qui a été beaucoup plus frappé par la guérison du démoniaque que ne l'ont été les témoins oculaires. Pour ces derniers, nous le verrons dans la suite, la guérison étonnante sans doute, n'avait cependant rien de magique. Et pour Jésus, l'assurance, la simplicité avec laquelle il guérit cet homme prouve bien qu'il ne voyait en cela rien d'exceptionnel. Il lui était tout naturel de guérir cet homme puisqu'il prêchait le royaume de Dieu et en jetait les premiers fondements, par sa lutte contre Satan. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet dans la suite.

Quant au fait que Jésus a débuté par la prédication, c'était dans la logique des choses, avant d'agir il fallait annoncer l'action, sa portée et son but (1). C'est ainsi que nous croyons pouvoir expliquer les débuts de Jésus dans cette voie nouvelle.

Comme on le voit, par cette première étude, le récit des

1. Pour M. le professeur Weizsäcker (*Evangelische Geschichte*, p. 364-365) les événements ont fait violence à Jésus et il a été aussi troublé que son auditoire de se découvrir une vertu si surprenante. Dans la suite cette puissance se serait développée en lui. M. Weizsäcker croit pouvoir tirer de pareilles conclusions d'une étude de l'évangile de Marc.

faits a reçu dans l'écrit de Marc une forte empreinte du conteur. C'était inévitable. Matthieu et Luc eux aussi ont laissé quelque chose d'eux-mêmes dans leurs écrits. Nous ne voyons la vie du Christ qu'à travers les idées, les conceptions, les superstitions même de ces auteurs. Aussi, s'il est relativement aisé d'établir la certitude que Jésus a guéri des malades, il est difficile d'arrêter quelque chose de certain sur le genre, le nombre, la variété de ces guérisons, comme aussi sur les moyens employés pour les obtenir. Comment ne pas admettre d'ailleurs que les témoins oculaires ont été saisis eux-mêmes par le puissant enthousiasme que supposent ces événements ? Plus tard ces témoins ont légué avec le souvenir de ces faits l'enveloppe inséparable dans laquelle leur imagination et leur crédulité les avait enfermés. Les évangiles nous prouvent la vérité de cette remarque. Les conceptions des synoptiques diffèrent.

Si nous étudions les récits de Marc, qui, avec les *logia* de Matthieu, nous ont conservé les traditions les plus anciennes, nous sommes frappé de voir cet auteur représenter la puissance de Jésus comme une force merveilleuse qui résidait dans le corps du Messie. Cette force sort de Jésus pour guérir les malades. Marc nous raconte non seulement que le peuple s'est ainsi représenté la chose, et que, par conséquent, il a voulu toucher Jésus (Marc 3, 10 ; 6, 56), mais encore il partage lui-même cette manière de voir. Jésus en plusieurs circonstances à touché les malades, il a pris la belle-mère de Pierre par la main, il a mis de la salive et de la boue sur les yeux de l'aveugle de Bethsaïda et dans les oreilles du sourd-

muet. Pour Marc, la guérison dans ces divers cas date de ces attouchements. On assiste avec cet auteur aux différentes guérisons. Ses tableaux sont pleins de vie et de mouvement. Il nous a conservé l'impression toute fraîche, produite sur les contemporains. Dans ses récits on voit l'action sur les malades, elle se matérialise et se condense dans le toucher de Jésus qui est d'une efficacité souveraine. Le malade sent cette force passer de Jésus dans son corps et y opérer la guérison (Marc, 3, 10; 6, 56).

Pour l'auteur de notre évangile selon Matthieu, qui est plus éloigné de ces souvenirs, et qui sans doute n'a point assisté à ces scènes troublantes, ces guérisons n'ont plus le même caractère. D'ailleurs cet écrivain qui a une tendance marquée à saisir les choses bien plus par le cœur et par l'esprit qu'à les voir par les yeux, voit ces guérisons sous un tout autre jour. Lui, qui a recueilli avec tant de soin les paroles du Maître, qui sacrifierait plutôt dans ses descriptions le détail de la vie pour porter toute l'attention sur l'enseignement, pouvait-il se contenter d'une représentation aussi primitive, aussi superstitieuse que celle de Marc ? Aussi chez lui la guérison des malades a quelque chose de plus mystérieux. Ce n'est plus un fluide qui sort de Jésus, même malgré lui, pour aller guérir les infirmités de ses auditeurs. C'est une puissance spirituelle dont Jésus dispose, qui se révèle dans ces paroles, et qui alors agit sur les malades.

Les récits de Luc peuvent être classés entre ceux de Matthieu et de Marc. Moins spiritualiste que le premier, il n'est pas aussi matérialiste que le second. Il semblerait qu'il a oscillé entre les deux représentations opposées,

celle qui voulait voir en Jésus une force *sui generis*, qui pouvait agir même à l'insu du Christ, et celle de Matthieu qui a vu dans ces guérisons le prolongement de l'action de l'esprit qui s'exerçait par la parole sur le corps comme sur l'âme.

Un exemple nous fera mieux saisir ces différences. Prenons le récit de la femme malade d'une perte (Marc, 5, 25-34 ; Matthieu, 9, 20-22 ; Luc 8, 43-48).

Comme nous le disions, le récit de Matthieu est bien plus rapide que celui de Marc. Matthieu rappelle simplement ce fait. Marc raconte l'évènement avec force détails. Luc moins concis que Matthieu omet cependant plusieurs traits signalés par Marc.

N'est-il pas très curieux de voir Matthieu négliger ce petit renseignement si caractéristique sur les médecins du temps ? Ne semble-t-il pas par là mépriser ces hommes peu habiles et sans conscience ? Il croirait offenser le Christ que de le mettre en parallèle avec pareilles gens. Marc n'a pas ces scrupules d'une âme délicate. Il croit bien faire en faisant ressortir par le détail qu'il n'en a rien coûté à cette femme, et que Jésus a été autrement habile que ses devanciers. Luc rappelle le trait, mais il l'adoucit. Ces médecins ont ruiné cette femme mais ils ne l'ont pas fait souffrir, comme le dit Marc. Son état n'a pas empiré par leur faute. Est-ce un scrupule de collègue ? La tradition aurait-elle dit vrai ? Le médecin Luc serait-il l'auteur de notre troisième évangile ? Le récit continue ; Marc appuie sur le fait que cette femme était dans la foule, par derrière, elle a touché le manteau ; Luc et Matthieu nous disent simplement qu'elle toucha par derrière le gland

du manteau (1) après s'être avancée. Aussitôt, nous dit Marc, la perte s'arrêta et la femme sentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Et aussitôt Jésus s'étant aperçu en lui-même qu'une vertu était sortie de lui, s'étant retourné, dans la foule, dit: quelqu'un a touché mon manteau. Ses disciples protestent. Jésus insiste. Les paroles mêmes des disciples servent encore à faire ressortir le merveilleux du fait. La femme, prise de crainte, avoue, et Jésus lui dit: « (Ma) fille ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois délivrée de ton mal ».

Il a semblé à Luc, c'est probable, qu'il était inadmissible qu'une puissance sortît de Jésus à son insu. Aussi supprime-t-il ce détail au verset 45. Il est vrai qu'il le conserve dans la réponse de Jésus aux disciples. Mais pourquoi? Parce qu'ici il semble évident que cette puissance n'est pas sortie de Jésus sans qu'il s'en fût rendu compte. Luc modifie donc ce qui lui paraît trop choquant dans Marc. Matthieu ignore tout ceci ou le supprime. D'après lui la malade a touché Jésus. Il s'est retourné, lui a adressé quelques mots « et la femme a été sauvée à partir de cette heure ».

Marc a la main un peu lourde, son crayon lui échappe, le trait quelquefois est manqué. Luc rectifie, estompe, amollit le trait. Matthieu supprime ce qu'il croit supersti-

1. Matthieu, 9,20. Luc, 8,44 « S'étant avancée, par derrière elle toucha le gland de son manteau » *Κρασπέδον* ne signifie pas le bord, mais un des glands du manteau. Ces glands étaient tressés de cordon de laine écarlate. Ils étaient fixés aux quatre coins du vêtement de dessus et étaient destinés à rappeler la loi aux Israélites, leur nom était *Zitzit* (Nomb., 15,38). On portait ce manteau comme un châle. C'est pourquoi deux glands pendaient dans le dos.

tion. Cette femme pour lui a été guérie par la parole de Jésus, par l'esprit qui l'animait.

De cet exemple il ressort clairement que les évangélistes, s'ils nous ont conservé le récit de quelques guérisons, l'ont fait avec sincérité, dans le but de nous laisser quelques types qui nous permettent de juger à distance ces faits. Ils se sont appliqués, les uns comme les autres, à nous tracer un tableau vrai. Comme ils avaient chacun leur tempérament particulier, leurs conceptions et leurs représentations propres des choses, ils ont vu les faits à travers leurs idées, leurs croyances et leurs préjugés. C'était inévitable pour eux comme pour nous. Aussi si leur sincérité ne peut être mise en doute, si la réalité des guérisons qu'ils attestent tous trois, subsiste, il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible de rétablir avec certitude l'enchaînement des événements, leur succession, leurs actions réciproques les uns sur les autres, leurs conditions et leurs lois. Un autre problème, celui-là même qui nous occupe reste ouvert, si l'on se contente d'étudier ces récits ainsi par l'extérieur. Si l'on voit bien à travers les faits racontés l'idée particulière aux évangélistes, il est impossible de retrouver l'idée qui a guidé le Christ sur cette voie, le sentiment qui l'y a soutenu. Seules les paroles du Maître, les *logia*, nous permettent de rechercher avec quelque chance de succès ce que Jésus pensait lui-même de ses œuvres, car il n'y a que ses paroles qui ont été respectées scrupuleusement dès l'antiquité chrétienne, avant même que nos évangiles fussent écrits. C'est donc là qu'il faut chercher la réponse à la question que nous nous sommes posée.

CHAPITRE II

LA CAUSE DES MALADIES D'APRÈS LES PAROLES DE JÉSUS.

Lorsque nous recherchons, dans les évangiles synoptiques, toutes les paroles de Jésus qui ont trait à notre sujet, soit qu'il les ait adressées aux malades, soit aux assistants, soit enfin aux messagers de Jean, nous trouvons qu'elles diffèrent par leur portée et permettent une classification. Les unes nous donnent l'idée que Jésus se faisait des maladies, de leur cause et de leur guérison, les autres les moyens, les conditions par lesquels il guérit les malades. Les plus importantes sont destinées à justifier la puissance par laquelle il opère. Enfin il est quelques paroles isolées, fort importantes aussi, qui nous montrent en quoi Jésus se sentait supérieur à ceux qui guérissaient par des procédés analogues aux siens, en quoi il les reconnaissait comme travaillant à la même œuvre que lui. Il va de soi que dans notre étude nous suivrons l'ordre qui s'impose dans un pareil sujet, nous irons de la périphérie au centre, du dehors au dedans, des conditions, du milieu dans lequel Jésus se trouvait pour agir, au cœur même du sujet, la puissance agissant en Christ, et par lui, sur son milieu. Avant d'entrer dans le détail de la discussion il nous a semblé utile de dresser le tableau de ces divers groupes de paroles. Le voici tel que nous avons cru pouvoir le fixer.

LES PAROLES DE JÉSUS.

I. — La cause des maladies.

II. — Ce que Jésus croyait des guérisons faites de son temps.

III. — Les conditions pour obtenir une guérison. La foi.

IV. — Quelle était la puissance qui agissait en Jésus. Le but qu'il poursuivait.

I	II	III	IV
Marc, 5, 9; Matth., 8, 29; Luc, 8, 29.	Matth., 12, 27; Luc, 11, 19.	Marc, 1, 40-44; Matth., 8, 2-4; Luc, 5, 12-14.	Matth., 7, 22-23; Luc, 6, 46; 13, 25-28.
Marc, 6, 7-13; Matth., 10, 8; Luc, 9, 1-6.	(Marc, 9, 28-29); Matth., 17, 19-21).	Matth., 8, 5-12; Luc, 7, 1-10.	Marc, 1, 41; Matth., 8, 23; Luc, 5, 13.
Matth., 12, 38.	Marc, 13, 22; Matth., 24, 24.	Marc, 2, 1-12; Matth., 9, 2-8; Luc, 5, 17-26.	Marc, 2, 1-12; Matth., 9, 2-8; Luc, 5, 17-26.
Marc, 9, 25; Matth., 17, 18; Luc, 9, 42.	Marc, 9, 38; Luc, 9, 49.	Marc, 5, 22-43; Matth., 9, 18-25; Luc, 8, 41-56.	Matth., 8, 7; Luc, 7, 6.
Marc, 1, 25; Luc, 4, 35.		Matth., 9, 27-31.	Marc, 6, 7-13; Matth., 10, 1-7; Luc, 9, 1-6.
Marc, 3, 11; Matth., 12, 16.		Marc, 7, 25-30; Matth., 15, 22-28.	Matth., 11, 3; Luc, 7, 18-20.
Marc, 7, 34.		Marc, 9, 16-27; Matth., 17, 15-18; Luc, 9, 38-42.	Matth., 11, 21-24; Luc, 10, 13-15.
		Marc, 10, 46-52; Matth., 29, 34; Luc, 18, 35.	Marc, 3, 5; Matth., 12, 13; Luc, 6, 10.
		Marc, 1, 25; Luc, 4, 35.	Marc, 8, 1; Matth., 16, 1-11-13.
		Marc, 7, 3-4.	Matth., 11, 4; Luc, 11, 29.
		Marc, 8, 26.	Matth., 12, 38-39.
		Luc, 13, 12.	Matth., 13, 17; Luc, 10, 23.
			Marc, 7, 26; Matth., 15, 22.
			Marc, 8, 27-31; Matth., 16, 13-18; Luc, 9, 18-22.
			Marc, 13, 21-22; Matth., 24, 23-24.
			Marc, 1, 25; Luc, 4, 35.

Dans ce tableau il est un groupe que nous avons intitulé la cause des maladies d'après les paroles de Jésus. Lorsqu'on étudie les passages cités, on est frappé du fait que Jésus dans ces dernières circonstances ne parle pas aux malades, mais à leurs parents, aux assistants, (Voyez Marc, 9, 21), puis il s'adresse à l'esprit. Il lui demande son nom, il converse avec lui, il le tance, il lui ordonne de sortir du malade. En ceci les synoptiques sont d'un parfait accord. Il n'y a donc pas à rechercher lequel des récits parallèles est le plus fidèle. Voyons quelques exemples.

Au chapitre 5 de l'évangile de Marc nous trouvons le récit de la guérison du démoniaque de Gergesa (1). « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je t'en conjure, au nom de Dieu, ne me tourmente pas. » Jésus, en effet, lui avait dit : « Esprit impur, sors de cet homme. » « Quel est ton nom » lui demanda Jésus. Le démoniaque lui dit : « Mon nom est légion, car nous sommes nombreux.... Puis, plus loin les esprits impurs lui disent : « Envoie-nous dans ces pourceaux, afin que nous y entrions. » Jésus le leur permit aussitôt.

Matthieu, qui abrège cependant, nous a conservé ces paroles au style direct : « Allez. » leur dit Jésus. Le récit de Luc confirme ce double témoignage.

1. Meyer dans son commentaire dit qu'il ne s'agit pas ici de la ville de Gerasa qui se trouvait sur la frontière orientale de Pérée. La ville nommée ici devait être située près du lac. Elle est restée inconnue. Thompson (*The land and the book*, II, 374), croit avoir retrouvé cette ville sous le nom de Kerça ou Gerça sur la rive orientale du lac.

Dans une autre circonstance, il s'agit du sourd-muet épileptique, Jésus pour le guérir tança l'esprit impur, nous dit Marc 9,25 et lui dit : « Esprit muet et sourd, je te le commande, moi, sors de cet enfant et n'y rentre plus. » Et comme explication de l'impuissance de ses disciples à guérir ce malade Jésus dit : « Rien excepté la prière (et le jeûne) ne peut faire sortir cette espèce de démons.

Le récit de Matthieu, différent par bien des détails, concorde en ceci. Jésus tança le démon, le démon sortit et l'enfant fut guéri sur l'heure. D'après Matthieu, Jésus répondit à ses disciples : « C'est à cause de votre manque de foi..... cette sorte de démons ne sort que par la prière et le jeûne. Luc nous dit lui aussi : Jésus tança l'esprit impur, guérit l'enfant et le rendit à son père.

Dans la synagogue de Capernaüm, lorsque le démoniaque s'écrie : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth. Tu es venu nous faire périr. Je te connais, tu es le Saint de Dieu. » Jésus tança l'esprit, nous dit encore Marc : « Tais-toi, lui dit-il, et sors de cet homme ! » Le récit parallèle de Luc rapporte, mot pour mot, les mêmes paroles.

Lorsque Marc nous trace en quelques mots un tableau pittoresque de la vie de Jésus aux bords du lac, il dit encore : « Quand les esprits impurs le voyaient, ils se précipitaient à ses pieds et s'écriaient : « Tu es le fils de Dieu. » Jésus leur recommandait fort sévèrement de ne pas le faire connaître.

Il est vrai que le récit de Matthieu diffère. Le voici : « Une grande foule le suivit et il guérit tous leurs malades, et il

leur recommanda sévèrement de ne pas le faire connaître. »

D'après le récit de Matthieu, Jésus a recommandé aux malades de ne pas le faire connaître, d'après Marc, c'est aux esprits. Il y a là une difficulté. Le récit de Marc est certainement le plus ancien. Matthieu le modifie. Pressé par sa narration, il ne s'arrête pas à nous répéter ce qu'il nous a dit dans ses divers récits, que Jésus parlait aux esprits impurs. Si Jésus, d'après Marc, recommandait aux esprits de ne pas le faire connaître, il est clair qu'il recommandait par là même aux assistants et aux malades guéris le silence sur ce qu'ils pouvaient avoir compris de lui, de sa puissance, de son œuvre. Nous pouvons donc considérer le récit de Marc comme l'original dont la citation de Matthieu n'est que le résumé. Il ressort de ce récit que Jésus parlait aux démons pour leur recommander le silence sur lui.

Un autre récit fort détaillé, non moins intéressant, nous raconte la guérison d'un sourd-muet. « Jésus ayant levé les yeux au ciel, soupira et dit au sourd-muet « *Ephphata* » c'est-à-dire « Ouvre-toi ». Ce récit ne se trouve que dans Marc. Il est vrai que Matthieu, 15, 30, 31, parlant de la même époque, nous dit « une grande foule s'approcha de lui ayant avec elle des boiteux, des aveugles, des sourds-muets.... et Jésus les guérit, de sorte que la foule était dans l'admiration en voyant des muets parler... » Sans doute il est fait allusion à la guérison racontée par Marc ou à tout autre analogue. « *Ephphata*, Ouvre-toi », ces paroles s'adressent à l'esprit qui tenait liées la langue et les oreilles de l'infirmes. Nous avons vu un même cas, Marc 9, 25.

Il est encore deux passages de nos évangiles que nous n'avons point cités et qui confirment nos assertions. L'un se trouve Marc, 3, 22-26; Matth. 12, 24-26; Luc, 11, 15-20. Je cite d'après Marc : « Il (Jésus) est possédé de Béełzebuth » et « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » Jésus les appela, leur dit en se servant de comparaison : « Comment Satan peut-il chasser Satan? Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume ne peut subsister, et si une maison est divisée..., etc. » Matthieu et Luc ne sont pas moins clairs. Il ressort de ces paroles que Jésus croyait au prince des démons, Béełzeboub, Béełzebul, Satanas ou Diabolos, quel que soit son nom. Pour Jésus ce prince n'était pas un prince sans royaume, mais au contraire un souverain riche d'un grand nombre de sujets, les démons. Parmi ces derniers, Jésus, comme les scribes, reconnaissait les démons qui habitaient les corps malades, ceux qu'il chassait. D'ailleurs nous trouvons encore ces paroles de Jésus dans Matthieu et dans Luc. « Et si je chasse, par Béełzébùl, les démons.... », (Mathieu 12, 27; Luc 11, 19) paroles omises par Marc, mais cependant des plus authentiques, et qui prouvent bien que les démons étaient de véritables individualités, vrais sujets d'un prince réel et non pas une fiction populaire, comme pourraient le faire croire les mots de Marc « il leur dit en se servant de comparaisons » (Marc 3, 23). Voilà comment ce passage doit s'expliquer selon nous : Il leur dit : « Comment Satan peut-il jeter dehors Satan? » Le second Satan est le prince pris pour ses sujets, identification fréquente du maître et de l'élève, du roi et de ses sujets. Et Jésus se sert d'une comparaison, un

royaume, une maison, puis il termine en répétant ce qu'il a dit d'abord au verset 26. « Et si Satan se lève contre lui-même il ne peut subsister, mais il prend fin. » La comparaison avec un royaume, une maison, indique nettement quel est ce Satan qui peut se lever, se révolter, ce sont les membres du royaume des ténèbres.

Le second passage non moins important se lit Matthieu, 12, 43 et Luc 11, 24 : « Lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos et il n'en trouve point. Alors il dit : « Je vais retourner dans ma maison d'où je suis sorti. » Il revient et la trouve vacante, balayée et mise en ordre. Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui et ils y entrent et s'y établissent, et la dernière condition de cet homme est pire que la première. Il en sera de même de cette méchante génération. »

Ces dernières paroles ne se trouvent pas dans le texte de Luc. Cela s'explique puisque Luc ne rappelle pas ces paroles de Jésus pour la même occasion que Matthieu (Voyez Luc, 11, 15-27). Nous croyons que c'est une préoccupation littéraire qui a guidé cet auteur. Il lui a semblé plus naturel de lier ces idées générales sur les démons comme conclusion à la réponse que Jésus fit aux scribes sur Béełzebub et sa puissance. Nous préférons donc la version de Matthieu, quoique MM. Godet et Zimmer soient d'un avis contraire. Mais pour la question qui nous occupe ceci est fort secondaire. Quel que soit le texte que l'on préfère, il est évident, comme le dit Meyer dans son commentaire, que Jésus ici ne parle pas de la possession pour faire une simple com-

paraison. Il s'appuie sur la possession et sur l'idée qu'on en avait comme sur un fait d'expérience et une vérité connue. C'est la même méthode qu'il emploie dans ses paraboles, lorsqu'il s'appuie sur les faits de la nature et de la vie. Quant à la pensée qui se dégage de ces mots, elle est d'une clarté parfaite, c'est la pensée générale de Jésus sur les démons de maladie, pensée que nous avons trouvée fragmentée dans les divers textes étudiés. Les démons entrent dans l'homme, s'ils doivent en sortir la plus terrible souffrance pour eux, c'est d'errer sans corps dans des lieux déserts et arides. Ils n'ont pas de corps si ce n'est ceux qu'ils ravissent. Lorsque chassés de la demeure, du corps, où ils s'étaient établis, ils n'ont pu y rentrer, ils vont chercher du renfort. Sept autres démons, plus méchants qu'eux, et ils livrent un nouvel assaut. Leur victoire est terrible pour l'homme qui retombe sous leur empire.

Que conclure de ces dernières paroles de Jésus que l'histoire nous a conservées et que nous avons recueillies dans nos évangiles en les vérifiant et les éclairant l'une par l'autre ? La conclusion s'impose. Jésus a cru à la possession des malades par des esprits impurs. Dans les divers cas cités, une maladie, celle d'un épileptique, celle d'un sourd-muet, ou celle d'un fou furieux est causée par un démon ou esprit impur, qui est entré dans le corps du malade, ce qui a créé la maladie, qui peut en sortir, ce qui crée la guérison. Le malade n'est plus qu'un instrument passif, *perinde ac cadaver*, sous la puissance de l'esprit impur. Cela ressort du fait que Jésus ne lui parle pas à lui, mais s'adresse au démon qui est en lui, aux assis-

tants, aux proches, qui l'entourent. Le démon habite le malade comme on habite une maison. Il n'est pas ce que nous appelons aujourd'hui un microbe ou bacille, ce qu'on appelait jadis un fluide ou principe morbide. Cet esprit est une individualité consciente. Il vit véritablement dans le malade. Il s'y trouve heureux. S'il doit en sortir, il est d'autres demeures qui lui plaisent moins, le corps d'un porc par exemple, mais où il préfère encore être plutôt que d'errer sans habitation fixe (1). Il a une volonté, elle est essentiellement mauvaise. Ce démon torture les malades, comme à plaisir (Marc, 9, 22) et par eux aussi d'autres (Matthieu, 8, 28). Il veut rester dans le corps du malade. Il lutte contre ceux qui cherchent à l'en expulser. N'a-t-il pas triomphé des disciples dans le cas du sourd-muet (Marc, 9, 25 ; Matth., 17, 18) ? Il a une intelligence ouverte sur le monde extérieur. Ne voit-il pas au loin un troupeau de porcs dans le cas du fou furieux de Gergesa

1. Il est curieux de voir comme toute l'antiquité, aussi bien les Grecs et les Romains que les Juifs ont eu horreur de cet état de l'âme qui erre sans corps. Homère, lorsqu'il nous parle du séjour des morts, a des vers éloquents pour peindre la douleur indéfinissable des âmes qui errent sans corps sur les bords du Styx. L'idée de l'âme, puissance spirituelle, qui jouit d'une félicité suprême dans une vie supérieure immatérielle, est peut-être fort belle, elle n'a jamais été ni comprise, ni adoptée par le peuple. Certains philosophes ont vu dans la délivrance de la matière le dernier mot du bonheur, les peuples ont vu dans cette idée la perspective d'un malheur irréparable. N'y a-t-il pas dans ce fait une des raisons qui ont poussé l'Eglise chrétienne à conserver précieusement l'idée de la résurrection des corps ?

et ne reconnaît-il pas Jésus, à chaque instant? D'ailleurs comme participant à un monde d'esprits, il a une science supérieure, grâce à laquelle il reconnaît en particulier le Messie (Marc, 1, 24, 34 ; 3, 11). Il parle. Il entend. Il s'appelle Légion, dit-il, dans un cas. Il entend les ordres de Jésus. Il est habile. Vaincu, il supplie son vainqueur (Marc, 5, 12 ; Matth., 8, 31 ; Luc, 8, 32). Avant la lutte il l'apostrophe un peu à la façon des héros d'Homère : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? » « Je t'en conjure, au nom de Dieu ne me tourmente pas ». (Marc, 5, 7. Voyez aussi Matth. et Luc. C'est un esprit sociable pour les siens. Il peut vivre avec ses congénères dans un même corps : « Je m'appelle Légion car nous sommes plusieurs ».

Voilà, nous semble-t-il, le résultat d'une étude impartiale des paroles de Jésus. Tant que les mots auront encore un sens, nous ne croyons pas qu'il soit possible de contester la chose. Il est cependant une réserve qu'il faut faire. Les paroles de Jésus qui nous ont permis ces conclusions ne s'adressent qu'à des hommes atteints de maladies très caractérisées, maladies nerveuses, folie à ses divers degrés, hystérie. Il n'y a aucun doute, dans ces cas là, Jésus a cru la maladie causée par un esprit impur. Mais dans le cas de fièvre (Marc, 1, 30; Matth. 8, 14; Luc, 4, 38) de lèpre (Marc, 1, 40; Matth., 8, 2; Luc, 6, 13) de paralysie (Marc, 2, 3; Matth., 9, 2 ; Luc, 5, 18) et bien d'autres encore, Jésus croyait-il chasser des démons? Rien ne nous autorise à le nier, cependant nous ne pouvons l'affirmer d'une manière certaine. N'oublions pas que la distinction que nous établissons aujourd'hui entre les divers groupes de maladies n'était pas

ainsi tranchée dans l'antiquité juive. Ne pourrait-on pas, du fait que Jésus attribuait certaines maladies à des démons, conclure à bon droit, qu'il a vu aussi dans les autres maux du corps l'œuvre de mauvais esprits plus ou moins nuisibles. Il n'y a qu'un pas à faire, qu'en bonne logique on franchit aisément.

Nous pouvons appuyer ces conclusions logiques sur le fait que Luc, dans son évangile, nous cite le cas d'une femme pliée en deux par un démon de maladie : πνεῦμα ἔχουσα ἀσθενείας (Luc, 13,11). Le même évangéliste nous a conservé un mot historique très ancien dont l'authenticité semble incontestable : « Voici (dit Jésus), je chasse les démons et je fais des guérisons... (Luc, 13,32). Faire des guérisons et chasser les démons, il semble d'après ce passage qu'il y a un lien étroit entre les deux activités, que l'une est la cause, et l'autre l'effet ; surtout si on se rappelle le décousu de la phrase hébraïque ou syriaque où la particule « *et* » remplace quelquefois « *donec* » « *par suite* » et indique souvent un lien logique.

On pourrait objecter cependant que certaines maladies n'ont pas passé, semble-t-il, pour des possessions, la lèpre par exemple (1). Jésus, dans les cas de lèpre, en effet, jamais ne s'adresse au démon. Mais il est remarquable que la lèpre, comme toutes les maladies de peau, est visible à l'œil, et ne paraît attaquer l'homme que par le dehors. L'œuvre de destruction, semble-t-il, n'a pas son siège dans le corps, mais autour de lui. Ne serait-ce pas,

1. Voyez Stapfer, *La Palestine*, p. 244.

pour cette raison, qu'on n'a pas cru dans ces cas à un démon caché dans le corps du malade. Ajoutez que pour les Juifs les airs étaient peuplés d'esprits de toutes sortes, mauvais et bons. Les lettres de l'apôtre Paul nous ont conservé ces croyances dans toute leur originalité. Les maladies citées plus haut, n'auraient-elles pas été pour les Juifs, l'œuvre de ces démons de l'air qui s'attaquaient à l'extérieur comme cette autre espèce avait pour spécialité de prendre logis dans les corps ? D'ailleurs dans les cas cités, si l'on ne croyait pas à la présence des démons dans le corps du malade, est-ce à dire que l'on n'a pas vu dans les douleurs et dans les maux du malade la trace visible de leur passage ?

Que nous apprend le milieu où Jésus a vécu ? Les idées de ses contemporains étaient les mêmes. Que les apôtres, les auteurs des évangiles et les premiers chrétiens, aient partagé ces croyances, le contraire nous eut étonné, que dans l'Eglise elles se soient maintenues jusqu'à nos jours sous le haut patronage du Seigneur, rien d'étonnant, mais il est certain que les ennemis du Christ aussi bien que ses disciples ont cru aux démons de maladie. La représentation populaire unit en un même faisceau tous les phénomènes des diverses maladies qui lui indiquent le raccourcissement du moi humain, aussi bien la folie et les maladies nerveuses que les maladies accompagnées de crampe, paralysie des organes, maux qui tous entravent le commerce de la vie. Et c'est là l'œuvre de Satan. Cette croyance populaire aux démons a son origine dans le Parsisme. En effet, les anciens Hébreux n'ont point partagé ces croyances. S'ils les ont connues, ils n'ont pas

attribué de maladies à l'influence d'esprits impurs. Les possessions démoniaques sont ignorées de l'Ancien Testament. Si l'expulsion des démons a fait partie des charismes dont jouissait l'Eglise primitive, l'exorcisme n'a point été dirigé contre les esprits de maladie par la Thora. Venue de l'Orient, depuis longtemps enracinée au milieu des Juifs, nous retrouvons la croyance aux démons dans le livre de Tobie comme dans les évangiles (Tobie, 8, 3). Le livre d'Hénoch nous offre la mythologie de ces démons telle qu'a pu la créer le génie judaïque. Les démons sont dans ce livre les géants engendrés par les anges déchus avec les filles des hommes. Ils sont, sous la puissance de Satan, comme leurs pères, mais ils ne sont pas des Satans. Ils ont une nature intermédiaire. Quoique esprits ils doivent vivre sur terre, mais comme leurs corps se sont corrompus et qu'ils ne peuvent cependant vivre sans un corps, ils errent sans trêve ni repos. Plus tard la pensée juive, plus rationalisante, les a, d'après Josèphe, considérés comme les esprits de méchantes gens. Voilà les renseignements que nous offre la littérature qui a précédé de peu l'avènement du christianisme (1).

M. le professeur Stapfer dans son ouvrage intitulé : *la Palestine*, dit à la page 243 : « les Juifs expliquaient par l'action d'esprits invisibles tous les phéno-

1. Voyez l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger, article *Hénoch* de M. Scherdlin et article *Tobie*. Nous ne mentionnerons qu'en passant les nombreuses apocalypses juives où ces croyances s'étalent dans toute leur naïveté. Voyez l'article « *Apocalypses juives* » de M. Vernes dans l'*Encyclopédie*

mènes qu'ils ne comprenaient pas. » Plus loin il ajoute : « Tout le monde s'occupait de médecine et personne n'en savait le premier mot. La médecine scientifique existait en Grèce depuis cinq cents ans, mais elle n'en était pas sortie. L'ignorance des Juifs en médecine et leur impuissance à s'affranchir de cette ignorance venaient de ce qu'ils voyaient dans la maladie la punition des péchés commis, soit par le patient lui-même, soit par ses parents, et qu'ils attribuaient presque toujours à l'influence d'un mauvais esprit. La seule guérison possible (1) était alors l'expulsion du démon (ou des démons, quelquefois on en avait plusieurs), et toute la science médicale se réduisait à chercher le meilleur mode d'expulsion. Ce n'était pas le plus instruit qui était le plus propre à cette œuvre de bienfaisance, mais le plus religieux. Plus on était pieux, plus on était apte à guérir les malades, c'est-à-dire à chasser les démons. Chacun exerçait alors la médecine pour lui-même et pour les siens comme il l'entendait. Les Rabbis avant tout, les scribes, les docteurs de la Loi s'occupaient de chasser les démons et quelques-uns y passaient pour fort habiles. La médication n'était qu'un exorcisme (2).

1. Voir Matth., 11, 32, 33; 12, 22. Luc 13, 11, 16.

2. M. le professeur Sabatier dans son article *Jésus-Christ* de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, dit à la page 382 : « Les Juifs expliquaient par la présence d'un mauvais esprit toutes ces infirmités où l'individu n'est plus maître de lui et semble être opprimé par une cause mystérieuse. »

Consultez encore : M. Nicolas, *Des Doctrines religieuses des Juifs*, 2^e édit., 1866, p. 262-287 et Langen, *Das Judenthum in Palestina zur Zeit Christi*, 1866, p. 331.

Il ressort donc de l'étude à laquelle nous venons de nous livrer, d'une part que Jésus a cru aux démons, d'autre part, que la littérature de l'époque contemporaine de la venue du christianisme était toute saturée de ces croyances, enfin que le milieu populaire où a vécu Jésus était très attaché à ces idées. Il nous semble dès lors que nous pouvons conclure et dire hardiment que Jésus, sur les maladies et leurs causes, a partagé les idées du milieu où il a vécu.

CHAPITRE III

CE QUE JÉSUS PENSAIT DES GUÉRISONS FAITES DE SON TEMPS.

Qu'est-ce que Jésus pensait de ceux qui s'appliquaient à guérir les malades ? Peut-être pourrons-nous sur ce sujet tirer quelque lumière des paroles que Jésus prononça en diverses circonstances. Nous les avons notées dans notre tableau. Etudions ces passages. Nous trouvons une première assertion fort importante dans la belle réponse de Jésus aux scribes qui l'accusaient d'être un suppôt de Satan. Ce passage se lit, Luc, 11, 14 ; Matth., 12, 27. D'après ce dernier, Jésus dit : « Et si moi je chasse par Beelzeboul (1) les démons, vos fils par qui (les) chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront vos juges. Et si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, c'est donc que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. » Le texte de Luc ne porte pas de différence sensible. Marc a omis ou ignoré cette parole.

Meyer dans son commentaire sur Matthieu (revu par

1. Beelzeboul, ce nom donné du temps de Jésus à Satan était probablement l'ancien nom d'une divinité phénicienne. L'histoire des religions semblerait nous prouver que souvent les dieux protecteurs des ennemis héréditaires deviennent les dieux mal-faisants, les satans dans la religion d'un peuple.

B. Weiss Gottingue 1890), nous dit que si les Juifs n'accusaient que Jésus de chasser les démons par le prince des démons, il est clair qu'ils avouaient par là que ces guérisons étaient d'un tout autre genre que celles des exorcistes juifs (comparez Actes 19, 13. Josèphe, Antiquités 8, 2, 5. Guerre des Juifs 7, 6, 3). Il y a une opposition voulue entre le ἐγὼ et le οἱ υἱοὶ ὑμῶν. Ces mots veulent dire pour Meyer « les gens de votre espèce ». C'est forcer les juifs à conclure que si on ne pouvait chasser les démons que par le prince des démons, leurs fils étaient dans la puissance de Satan, ce que les scribes ne pouvaient admettre. Au verset 28 Meyer continue : S'il est contradictoire d'attribuer les guérisons de Jésus à la puissance satanique, et si les Juifs ne voulaient pas mettre les guérisons de Jésus et celles des exorcistes juifs sur le même rang, il ne leur restait qu'à les attribuer au secours de Dieu.

Il nous semble tout d'abord que Meyer sollicite un peu le texte. Il n'est pas dit du tout que les Juifs n'accusaient que Jésus. Il se peut très bien que parmi les nombreux rabbis, scribes et autres, qui guérissaient en ces jours-là les malades, il s'en trouva quelques-uns, et parmi eux Jésus, qui semblassent suspects, pour cause d'hérésie doctrinale, aux juifs qui, à ce moment-là, dirigeaient l'opinion. « Les Pharisiens (1) se montraient d'une grande intolérance pour ceux qui, dans leurs exorcismes, ne suivaient pas les règles indiquées par eux ; croyant que le chef des mauvais esprits avait tout pouvoir sur ses subordon-

1. Voir Stapfer. *Les idées religieuses en Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 76.

nés, ils disaient de celui qui guérissait sans suivre la méthode orthodoxe ; il s'est livré au prince des démons ; il est en son pouvoir ; il est lui-même un démoniaque. » Les Juifs ne mettaient point en doute les guérisons de Jésus, ils suspectaient simplement la cause qui produisait ces effets.

L'enseignement de Jésus, pour eux, était l'abomination de la désolation ; les guérisons de ce révolté, qui insultait à la loi par sa prédication, ne pouvaient être qu'une œuvre voulue de Satan et faite par son secours. Le reproche qu'ils adressaient à Jésus, de chasser les démons par le prince des démons, ils l'auraient adressé à tout autre hérétique, dans les mêmes circonstances. C'était ainsi que l'orthodoxie du temps s'expliquait les œuvres des hérétiques lorsque celles-ci semblaient quelque peu surhumaine. Ne retrouvons-nous pas le même reproche dans la bouche des catholiques et des huguenots pendant les guerres de religion ? N'était-ce pas Satan, déguisé en Ange de lumière, qui, pour les uns comme pour les autres, inspirait l'action de l'adversaire, lorsque celle-ci semblait bonne ?

Bernhard Weiss, comme plusieurs autres critiques, attache à ce mot d'exorciste un sens infamant. Il est possible qu'aujourd'hui, à bon droit, nous n'ayons que du mépris pour les exorcistes qui exploitent, dans quelques villages reculés, la crédulité publique. Mais du temps de Jésus, comme à travers toute l'antiquité, l'exorcisme n'était pas un charlatanisme lucratif. On était sincère. Il est clair qu'il y avait des exceptions. A l'époque de Jésus les exorcistes se réclamaient de Salomon comme de leur patron. C'était avec un profond sentiment religieux que ces

hommes opéraient auprès du malade, et s'il est prouvé, aujourd'hui, que leurs moyens extérieurs, leurs formules, leurs racines, leur baguette, n'ont pas pu guérir les malades, il n'est pas établi du tout que le sentiment religieux, la prière ardente mise en acte, et qui montait vers Dieu, n'a pas été exaucée. Nous sommes tout porté à le croire. Les disciples de Jésus, dans leur foi chancelante, et même un peu superstitieuse, ne guérissaient-ils pas un grand nombre de malades ? Qu'ils n'aient pu, ni les uns, ni les autres, arriver aux effets obtenus par Jésus, et au nombre de guérisons faites par lui, cela ne nous étonne pas. Quel Juif aurait atteint à la pureté de la foi du Messie, à sa puissance, quel chrétien oserait y prétendre !

Le passage des Actes sur lequel Meyer s'appuie (Actes, 19, 13) ne prouve qu'une chose, c'est que, pour l'auteur de cet écrit, il y avait une différence très grande entre certains exorcistes juifs qui croyaient que le mot « Jésus » était magique, et Paul qui savait ce que le nom de Jésus et la foi en lui étaient aux yeux de Dieu. Cela ne prouve rien pour les temps auxquels nous sommes.

L'opposition entre le ἐγὼ et le εἰ υἱοὶ ὑμῶν, ce n'est pas du tout Jésus qui la veut. Il la reproche justement aux Juifs. En disant : « vos fils chassent des démons » il établit la vérité des guérisons de ceux que les Juifs considéraient comme des leurs (1). Si Jésus n'avait pas reconnu l'authenticité de ces guérisons, il n'aurait pas reproché

1. Le professeur Sabatier, dans l'article *Jésus-Christ*, *Encyclopédie*, admet aussi que d'après ce passage les disciples des pharisiens chassaient les démons.

aux Juifs de ne pas attribuer ses œuvres à la même puissance que les leurs. Il n'aurait pas insisté et réclamé comme un droit d'être comparé à ceux qu'il aurait méprisés, c'eût été au-dessous de la hauteur morale du Maître. La parole sévère qui suit (1) : « c'est pourquoi ils seront vos juges (parce que vous les calomniez) aurait dû ouvrir les yeux au savant exégète.

Nous nous demandons par quel tour de force exégétique Meyer a pu mettre dans le verset 28 tout ce qui n'y est pas. Ce verset est très clair. Après avoir établi que Dieu agissait sur les malades par lui, comme par les fils des scribes, Jésus conclut naturellement que Dieu agissant en lui, c'est donc que le royaume de Dieu est venu, que son œuvre à lui, Jésus, passe de la parole à l'acte, de la virtualité à la réalité. Pourquoi ne parle-t-il pas ici des autres guérisseurs ? (2) Parce que ceux-ci n'annonçaient pas

1. D'ailleurs les témoignages sont nombreux dans le Talmud et les ouvrages de Josèphe. « Chasser les démons était une œuvre de bienfaisance à laquelle se livraient toutes les écoles de la Palestine. Les Pharisiens, en particulier, et les Esséniens étaient de fort habiles médecins. Ils se servaient de talismans. Chacun, du reste, avait sa méthode et l'état d'exorciste était régulièrement exercé au premier siècle » (M. Stapfer. *Les idées religieuses en Palestine à l'époque de Jésus-Christ*. Paris Fischbacher, 78, page 76). Pour les formules de conjuration voir encore Tobie, 3, 17 ; 6, 7, 17 ; Hénoc 69, 12, et surtout Josèphe. *Antiq. Jud.*, 8, 2, 5. *De Bell. Jud.*, 7, 6, 3.

« On se servait souvent, dit Josèphe, d'une racine Baaras. Elle est, dit-il, couleure de feu, et il faut la prendre avec beaucoup de précaution. Une fois qu'on s'en est rendu maître on l'approche du nez du possédé et le démon s'enfuit.

2. Il ne faut pas attacher à ce mot un sens défavorable.

le royaume de Dieu, ils n'étaient point le Messie, ce qui ne prouve pas du tout, d'abord qu'ils aient été hostiles au royaume, et ensuite, qu'ils n'aient pas contribué à l'avancer consciemment ou non. De plus il ressort avec la dernière évidence (Marc, 9, 38-40 ; Luc, 9, 49-50) de la parole de Jésus qu'il admettait qu'on pût travailler au royaume de Dieu sans être encore des siens ou tout au moins connu de lui (1).

Nous savons qu'on pourrait objecter que Jésus en plus d'une circonstance a mis en garde contre les faux-oints, les faux prophètes et les faiseurs de grands signes et miracles (2), *σήμει, τέρατα*. Il n'est nullement question dans ce passage des synoptiques de ceux qui guérissaient. Guérir se disait *ἐκβάλλειν τὰ δαιμόνια, θεραπεύειν*. De plus Jésus, en parlant de *vos fils, qui guérissent les malades*, Matth., 12, 27 ; Luc, 11, 19, puis Marc, 9, 38 ; Luc 9, 49, acceptant qu'un quelconque, *τις*, qui n'était pas de sa suite, pût faire des guérisons, admettait, semble-t-il, que la chose était très répandue en Israël, et que ce n'est certes pas là un grand signe, un grand miracle, mais une bonne action que l'homme pieux en Israël pouvait faire sous le regard de Dieu. Ce passage nous confirme ainsi dans notre thèse.

Mais admettons, si l'on veut, contre toute vraisemblance, que Jésus dans ce moment ait pensé aux guérisons comme étant des *σήμεια* des *τέρατα*. Cela prouverait une fois de

1. Il est vrai que c'est au nom de Jésus que cet homme guérissait les malades.

2. Marc, 13, 22 ; Matth., 24, 24.

plus que Jésus faisait une grande différence entre ceux qui faisaient des signes et des guérisons, poussés par l'esprit de Dieu et ceux qui exploitaient la faiblesse humaine. Et, pour le passage qui nous a occupé si longtemps, cela prouverait encore combien Jésus se serait gardé de se comparer à ces fils des scribes qui guérissaient les malades : 1° s'il n'avait pas cru à leurs guérisons ; 2° s'il n'avait vu, dans leurs guérisons, la puissance de Dieu qui agissait en eux et préparait par eux, et peut-être malgré eux, son royaume.

Nous citerons encore un passage à l'appui de notre thèse. Il se trouve Marc, 9, 28-29; Matthieu, 17, 19-21. Il s'agit d'un jeune epileptique que les disciples n'ont pu guérir. Jésus le guérit. Ses disciples lui demandent la cause de leur échec. Et Jésus qui, d'après Marc 9, 23, avait répondu une première fois au père désespéré : « Si je le peux, tout est possible à celui qui a la foi », répond à ses disciples : « Rien excepté la prière ne peut faire sortir cette espèce de démons (Marc, 9, 29). Matthieu ajoute le jeûne comme condition. Luc a omis ce passage tout en nous conservant le récit de cette guérison. Mais il est visible, comme le dit Volkmar dans son *Markus* (Zurich, 1876, p. 463) que Luc abrège, négligeant l'enseignement profond de ces paroles pour ne fixer l'attention que sur un merveilleux miracle. Volkmar prétend que Matthieu répète mot pour mot le récit de Marc et que le *jeûne* est un doublet ajouté par les moines au moyen-âge. Nous sommes d'un avis contraire. Si Matthieu avait copié Marc, il n'aurait certainement pas omis le passage si important, Marc, 9, 21-26. Nous croyons qu'il a puisé à une autre source

qu'à celle de Marc. Quant au jeûne, ce n'est pas au moyen-âge qu'on a ajouté ce mot, c'est dans le milieu judaïsant de Matthieu qu'il s'est conservé. Il nous semble de plus que la parole de Jésus, que Marc seul nous a conservée, (Marc, 9, 23) est absolument authentique.

Voyons l'exégèse de ce passage. Il est à remarquer en premier lieu que Jésus parle de la *foi* sans ajouter « en moi ». Comme le dit Volkmar dans son *Markus* à la page 463; ce n'est pas la foi en Christ, mais au Père Tout-Puissant. Jésus revenant sur le même sujet avec ses disciples ajoute comme condition pour la guérison de cette maladie particulièrement grave, la prière d'après Marc, la prière et le jeûne d'après Matthieu. Ici encore il ne dit pas la prière en mon nom. C'est donc bien simplement la foi au Père Tout-Puissant. Est-ce la foi du patient ou de celui qui opère ? D'après ce récit c'est cette dernière. En effet, c'est elle qui a changé. Vacillante dans les disciples, elle est toute puissante maintenant en Jésus et la guérison s'accomplit alors que la foi du père de l'enfant n'a pas changé. Ainsi il semble bien que tout homme, qui a la foi en la puissance de Dieu, peut guérir les malades. Pour des cas analogues à celui que nous étudions il faut que la foi se montre par la prière d'après Marc, par la prière et le jeûne d'après Matthieu. Comme le dit Meyer dans son commentaire la prière est ici l'expression même de la foi grandissante, et non pas comme le veut M. B. Weiss la simple expression de la confiance inébranlable.

Ainsi, d'après ces paroles, nous pouvons conclure que Jésus a admis que guérir les malades était un don de Dieu à tout homme pieux en Israël persévérant dans

la prière. Si le jeûne, mentionné par Matthieu a été vraiment inliqué par le Christ on peut dire : « à tout homme pieux persévérant dans la prière et l'observance de la loi ». Nous ne serions pas éloigné de croire qu'ici Matthieu a conservé intacte toute la pensée du Maître. On sait que Jésus faisait grand cas de la loi et que lui-même dans les circonstances difficiles de sa vie jeûnait.

CHAPITRE IV

LES CONDITIONS POUR OBTENIR UNE GUÉRISON D'APRÈS LES PAROLES DE JÉSUS. LA FOI.

Nous avons jusqu'ici établi d'abord l'idée que Jésus se faisait des maladies, c'était celle du milieu où il vivait. Ensuite nous avons cru pouvoir affirmer qu'il a accepté les guérisons faites de son temps comme réelles et faites dans un bon but. Il y voyait l'œuvre de Dieu, facilitant celle qui lui avait été confiée, à lui, le Messie (1). « Qui n'est pas contre nous est pour nous (Marc, 9, 40; Luc, 9, 50). » Pénétrons maintenant au centre du sujet.

A quelle condition Jésus accorde-t-il la délivrance de leurs maux aux malheureux qui le poursuivaient de leurs cris et de leurs larmes ? Dans presque tous les cas il exige la foi comme condition subjective de la guérison. Cherchons dans ses paroles, dans celles du malade, des parents de celui-ci ou de l'entourage, en un mot, dans le dialogue engagé par Jésus, à découvrir qu'elle était cette foi que le Maître réclamait avec tant d'insistance.

D'après nos récits synoptiques, Jésus n'a pas seulement guéri des Juifs, des païens se sont vus guéris par lui et

1. Voyez aussi Matth. 12, 27; Luc, 11, 19; Marc, 9, 38; Luc, 9, 49.

Jésus a rendu un magnifique témoignage de la foi de quelques-uns de ces derniers. Il faut donc distinguer deux cas, la guérison d'un Juif, celle d'un païen, analyser les faits, étudier la foi dans ces deux âmes si différentes, et voir si en dernière analyse, sous les différences superficielles ou profondes, on ne retrouve pas la même foi essentielle !

Voyons d'abord les cas où Jésus a guéri des Juifs à cause de leur foi. Nous trouvons un premier récit dans les synoptiques, c'est l'histoire du lépreux (Marc, 1, 40-44 ; Mathieu, 8, 2-4 ; Luc, 5, 12-14). « Et un lépreux vint vers lui, le priant et se jetant à ses genoux, et lui disant : « Que si tu veux, tu peux me rendre net. » Et Jésus ému de compassion, ayant avancé la main le toucha et lui dit : « Je le veux, sois net. » Et Jésus lui parlant, tout de suite la lèpre quitta cet homme, et il devint net. Et Jésus l'ayant menacé en frémissant, ἐμδριμάμενος (1), le renvoya sur-le-champ et lui dit : « Garde-toi d'en rien dire à personne. Mais va, montre-toi au sacrificateur et offre pour ta guérison ce que Moïse a ordonné pour le leur attester » (Marc).

Selon Bleek, le mot *leur* se rapporterait au peuple qui doit apprendre que chacun peut désormais renouer ses anciennes relations avec le lépreux. Mais le terme de témoignage n'est-il pas trop grave pour ce sens ? Gerlach rapporte le pronom *leur* aux prêtres : « Afin que tu sois pour eux, par ta guérison, un témoin de ma toute-puis-

1. Meyer dans son commentaire volatilise si adroitement cette forte expression qu'il n'en reste plus rien.

sance. Mais d'après le texte, le témoignage consiste non dans la guérison constatée, mais dans le sacrifice offert. Le mot *leur*, dit M. Godet, se rapporte bien aux sacrificateurs qui sont tous représentés par celui qui constatera la guérison, mais le témoignage porte sur Jésus lui-même et sur ses sentiments à l'égard de la loi. C'est à son respect pour la législation mosaïque que ce sacrifice rendra témoignage aux yeux des prêtres. Il nous semble que l'explication de M. Godet est très ingénieuse, mais n'est vraie qu'à demi. Il s'agit en effet des prêtres. Ce lépreux doit aller tout simplement remettre aux prêtres ce qu'il était d'usage d'offrir en pareil cas, se soumettre aux us et coutumes du temps. Les deux récits parallèles de Matthieu et de Luc omettent ce détail si typique que Jésus fut ému de compassion. Ils ajoutent à la demande le mot : « Seigneur. » Καὶ ἐμβρισαμένος αὐτῷ εὐθέως ἐξέβαλεν αὐτῷ, ces mots ni Matthieu ni Luc ne les ont conservés.

Voici comment Meyer s'exprime sur l'authenticité de ce récit, dans son commentaire sur Matthieu, page 163. Ce récit nous vient de la source apostolique. Marc et Luc donnent un tableau plus détaillé et plus riche du fait. Pour Meyer le récit de Marc est certainement le récit primitif (Voyez *Marc*, p. 31).

Il ressort d'abord du fait que Jésus ordonne au lépreux de se conformer aux prescriptions de la loi que c'était un Juif. Dans quel état moral et religieux ce Juif pouvait-il se trouver au moment où il s'est approché de Jésus ? La lèpre (ἡ λέπρα, נגע le coup de fouet) était en Palestine le fléau le plus redouté. La loi était sévère (Lévitique, 13, 46; Nombres, 12, 10). « Le malheureux qui en était atteint,

nous dit M. le professeur Stapfer, devait se soumettre à certaines règles très rigoureuses données déjà par Moïse. Il vivait presque comme un pestiféré, et s'il sortait des limites qui lui étaient assignées, il était condamné à la bastonnade (quarante coups moins un). » Ce malade aurait donc pu se trouver dans un état de découragement et de dégoût, voisin du désespoir et du murmure contre Dieu. Cependant le fait qu'il vient vers Jésus montre une rare puissance morale pour lutter contre son mal. Pourquoi vient-il vers Jésus, sachant qu'il doit cependant rester à l'écart de tout homme sain ? Si l'ordre chronologique des événements est assez bien suivi dans le premier chapitre de Marc on peut expliquer la chose. Ce lépreux avait entendu parler de Jésus. L'impression profonde produite par le Christ, sur ces masses, son enseignement qui soulevait l'étonnement dans la synagogue de Capernaüm (1) (Marc, 1, 22) ont dû vivement le frapper. La variété des guérisons (Marc, 1, 23, 34, 39) et leur nombre pouvaient lui faire espérer que la lèpre en était. Il avait sans doute déjà la certitude qu'ici il y avait plus qu'un simple rabbi. C'est ce qui justifiait pour ce lépreux comme pour Jésus la hardiesse de cette

1. Voir Volkmar, *Markus*, p. 109 ; la *Palestine* de M. Stapfer, p. 245. Voir Trusen, *Biblische Krankheiten*, p. 103.

2. Le lépreux ne pouvait pas aller au Temple, mais il lui était réservé une place élevée de dix palmes et large de quatre coudées dans les synagogues. « Il entre le premier et sort le dernier » (*Negaim*, ch. 13. hal. 12, cité par M. Stapfer, *Palestine*, p. 245). Voyez encore Godet, *Saint Luc*, I, p. 324. « Cette maladie paraissait un châtement direct de Dieu ».

tentative, la violation de la loi. Il est remarquable, en effet, que le Maître ne lui fait aucun reproche à cet égard. Ce malade trouvait dans cette occasion imprévue, qui pouvait lui apporter la guérison, de quoi doubler son énergie. Il se mettait par là dans d'excellentes conditions morales qui ne pouvaient que réagir favorablement sur sa santé. Il y a plus. Ce lépreux nous semble-t-il était un Juif pieux. Cette lutte courageuse contre l'adversité qui le jette aux pieds de Jésus, et qui a laissé quelque chose de si énergique dans cette supplique « si tu veux, tu peux me rendre net ! », ce courage est bien celui du Juif qui se sait entre les mains de Jéhovah, quand même, et qui, malgré tout, fait remonter toute chose directement à lui. Ne devait-il pas se souvenir cet homme du récit de 2 Rois, 5, où Élisée, l'homme de Dieu, guérit Naaman de la lèpre ? Il a dû avoir au cœur la promesse d'Esaië, 35, 1-10. « Le Seigneur viendra lui-même et nous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds, alors le boîteux sautera comme un cerf..... » et au verset 8 : « Il y aura là un chemin frayé, une route qu'on appellera la voie sainte, nul impur n'y passera. » Ce passage du prophète était dans toutes les mémoires. A l'ouïe de cette belle promesse messianique, tout cœur juif désespéré devait s'élancer d'un bond vers cet avenir meilleur promis par les hommes de Dieu. Quelle n'a pas dû être l'impression profonde produite sur ce Galiléen, lorsque le bruit des œuvres merveilleuses de Jésus et l'écho de son enseignement sont parvenus jusqu'à lui, ne serait-ce que le court résumé que Marc nous a laissé dans son premier chapitre. Ce Juif, dont l'horizon

ne s'étendait guère au delà des dernières collines de son pays, dont la science sans doute se résumait dans la pratique pieuse de la thora et des prophètes, ce Juif, voyant son pays déshérité le théâtre d'événements si extraordinaires, a-t-il pu se refuser à croire à celui qui se proclamait le Messie, ne voyait-il pas dans cette vie étonnante de Jésus de Nazareth l'accomplissement de la strophe prophétique ?

Si maintenant nous relisons le récit nous comprenons qu'il se soit jeté aux pieds de Jésus, que sa demande ait été une prière si ardente (1) : « Si tu veux, tu peux me rendre net ! » Qu'était la foi de ce malade ? La racine même de cette foi, c'est la confiance au Dieu vivant. C'est la foi de l'ancienne alliance qui a pour objet non l'existence de Dieu « que les insensés sont seuls à nier » (Ps. 14, 1 ; 53, 1), mais la fidélité des promesses de Dieu, la certitude de sa Parole. La vie de ce lépreux était dominée par cette conviction profonde, qu'il avait tout en Dieu et qu'il dépendait absolument de lui. C'est bien à cette foi-là que répond l'enseignement du Christ qui se résume dans le sentiment et l'idée que Dieu est Père. C'est bien cette foi-là qui permet au cœur de cet homme d'espérer le Messie et de le reconnaître dans ce Jésus de Nazareth. C'est bien à cette foi filiale que s'adresse l'action du Fils du Père.

Voilà, nous semble-t-il, la foi de ce malade telle que nous avons pu la reconstituer d'après les quelques indica-

1. Il y a dans ces mots tout à la fois une profonde angoisse et une grande foi (Godet, *Saint Luc*, 1, p. 325).

tions du texte. Il est certain que tout ceci est fort hypothétique, mais au moins c'est vraisemblable, et, nous le croyons, probable. D'autres hypothèses seraient difficiles à faire sans se heurter à telle ou telle impossibilité créée par les détails de notre texte. On pourrait objecter que le mot foi ne se trouve pas dans le récit, et que par suite on pourrait contester le fait que Jésus a guéri cet homme à cause de sa foi. Mais ce sentiment vibre à travers tout le récit. La foi inspire la démarche faite par cet homme, elle le jette à genoux, elle anime ses paroles. Si le mot n'est pas dans le récit du fait, le sentiment de la foi déborde, de toute part (1), dans la vie de ce malheureux.

D'ailleurs il est un autre récit, celui du paralytique, qui nous est raconté par Marc, 2, 1-12; Matth., 9, 2; Luc 5, 17-26. Le récit de Matthieu est extrêmement sommaire, il court à son but, mentionner la parole de Jésus. Luc donne les mêmes détails que Marc, et cependant les deux récits n'ont pas un seul terme commun. Pour la question qui nous occupe il n'y a pas de difficulté de texte. Voici le récit de Marc :

1. Le vieux rationalisme expliquait ainsi la demande du lépreux : « Tu peux, comme Messie, me déclarer net. » Le malade en voie de guérison naturelle ou déjà guéri, aurait simplement demandé à Jésus de constater la guérison et de le déclarer net afin d'être dispensé du voyage coûteux et pénible à Jérusalem. C'est une singulière interprétation. Le verbe καθαρίζειν, purifier (comparez Luc, 7, 22, Matth., 10, 8) n'a jamais eu un sens purement déclaratif. Et quant au contexte lui-même, Strauss a déjà montré qu'il ne comporte pas non plus ce sens affaibli.

« Aussitôt qu'on sut que Jésus était de retour (à Capernaüm) chez lui, il se fit un tel attroupement que la place même, qui est devant sa porte, ne suffisait plus. Jésus leur annonça la parole. Il vint des gens vers lui, qui amenaient un paralytique (1), porté par quatre hommes. Comme ils ne pouvaient arriver jusqu'à lui, à cause de la foule, ils découvrirent le toit à l'endroit où était Jésus, et, par cette ouverture, ils descendirent le grabat sur lequel le paralytique était couché. Jésus voyant leur foi dit au paralytique : « Mon enfant tes péchés sont pardonnés..... ». Suit la discussion avec les scribes qui se termine par ces paroles, adressées au paralytique comme aux assistants : « Lève-toi, prend ton lit et marche ». (Marc) (2). Ce récit ne confirme-t-il pas tout ce que nous avons cru pouvoir avancer au sujet du lépreux ? Même espoir chez ce malade qui se fait porter par les siens jus-

1. Dans Marc et Matthieu, il y a *παράλυτικός*, que Luc remplace par *παραλυμένος*; l'expression même qui est employée dans le passage d'Esaië, version des Septantes, cité à propos du lépreux, Esaië, 35,3. Cela prouve combien nous avons eu raison de supposer ce passage dans la mémoire du lépreux, puisque l'évangéliste, malgré lui, se le rappelle en écrivant.

2. Pour Meyer le récit primitif est celui de Marc et pour B. Weiss c'est celui de Matthieu qui « plus court, plus primitif, nous vient de la source la plus ancienne ». Marc, pour lui, achève l'esquisse ébauchée par Matthieu, d'après les souvenirs qui lui viennent de Pierre. Nous nous rattachons à l'opinion de Meyer, car, Marc, pour nous, ne porte nulle part la trace d'un écrivain qui remanierait des sources pour compléter ses récits. Son style rude rapide, pittoresque est celui d'un homme du peuple et non d'un historien de cabinet façonnant ses récits.

qu'à la maison où est Jésus, même confiance inébranlable en Dieu et en son Envoyé, qui se traduit dans ce fait qu'il surmonte tous les obstacles, et se fait descendre aux pieds de Jésus, sans hésiter (1). Enfin lorsqu'il lui est dit de se lever (verset 12) pas l'ombre d'un doute, « à l'instant il se leva ». Les circonstances extérieures sont les mêmes (Marc, 2, 2). La renommée de Jésus n'a fait que grandir, car ses œuvres et son enseignement se sont multipliés. Comme le lépreux, ce malade connaît Jésus, soit par la renommée, soit de visage.

Il y a un passage frappant dans ce récit : « Jésus voyant *leur foi* (2) dit au paralytique..... Les trois évangélistes nous rappellent ce qui pour eux fut la cause de la parole de Jésus. Cette expression « *leur foi* » dans Marc s'applique évidemment à la persévérance du malade et de ses porteurs (3) ; chez Luc de même. Pour Matthieu, qui ne donne aucun détail et qui n'en dit pas moins dans les mêmes termes : « et voyant leur foi » cette expression ne peut se rapporter qu'au simple fait de la venue du para-

1. Voir Volkmar, *Markus*, p. 123.

2. L'identité de formule indique une source commune ; mais en même temps le sens différent que reçoivent les mots communs, par le rapport tout différent à ce qui précède, prouve que cette source n'était pas écrite. La tradition orale avait tellement stéréotypé cette formule qu'elle se retrouve dans le récit de Matthieu, quoique détachée des circonstances auxquelles elle s'applique chez les deux autres (Godet, *Saint Luc*, I, p. 332).

3. Pour Meyer et Keil c'est aussi la foi du paralytique et de ses porteurs. Pour B. Weiss il n'est fait mention ici d'une façon certaine que de la foi des porteurs.

lytique. Jésus ne saurait repousser un tel mouvement de foi.

Etudions encore quelques autres récits. Fidèle à notre méthode, nous ne nous embarrasserons pas des divers problèmes que la comparaison des textes pourrait faire naître, à moins toutefois qu'ils puissent annuler nos conclusions, ou bien les éclairer d'un jour nouveau. Par exemple à propos de la résurrection de la fille de Jaïrus et de la guérison de l'hémorroïsse, qui s'intercale dans ce premier récit, les synoptiques diffèrent totalement sur l'enchaînement des faits et sur bien des questions secondaires, mais comme pour notre sujet c'est sans importance, nous passons outre.

Etudions d'abord le cas de la femme malade d'une perte (Marc 5, 25-34 ; Matthieu, 9, 20-22 ; Luc, 8, 43-48). Une femme qui se trouvait dans la foule, qui entourait Jésus, toucha son manteau. Elle fut guérie. Marc et Luc datent la guérison, nous l'avons vu, du toucher. Matthieu croit qu'elle a suivi la parole de Jésus. D'après Marc et Luc la guérison semble s'être opérée en dehors de la conscience et de la volonté de Jésus, c'est une guérison magique que Jésus sanctionne après coup. Mais ces deux auteurs nous donnent eux-mêmes le moyen de réfuter leur assertion, quelque peu superstitieuse. En effet, la parole de Jésus ils nous l'ont conservée. Marc dit « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix et sois délivrée de ton infirmité (1). »

1. Infirmité *μαστιξ* mot à mot « fouet », d'où châtement, fléau, maladie.

Luc porte : « Prends confiance, ma fille. Ta foi t'a sauvée. Va en paix (1). » Cette parole authentique de Jésus semble contredire l'assertion de Marc et de Luc. Ces deux auteurs prétendent que la femme fut sauvée par le fait qu'elle touchât le vêtement de Jésus ; or, il a été impossible aux témoins de cette scène de vérifier si la guérison s'est faite à l'instant même. Il a fallu s'en rapporter au dire de la femme. A peine quelques instants se sont écoulés entre le moment où la femme toucha les glands du manteau et l'instant où Jésus prit la parole. Cette femme, à ce moment, était toute troublée, Luc comme Marc nous le dit. Elle n'était guère en état de vérifier si elle était guérie. Ajoutons que ces maladies chroniques ne sont pas accompagnées de douleurs aiguës, qui par leur apaisement soudain pourraient donner l'illusion de la guérison. Il est très remarquable, en outre, que Jésus ne dit pas : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix. Tu *as été* délivrée de ton mal ! » mais : « Sois délivrée de ton mal ! » La guérison n'est donc pas faite, elle se fait maintenant. Luc ajoute comme Matthieu « Prends confiance ! » Parole caractéristique qui ne fait que confirmer nos conclusions.

Or, comment concilier ces paroles de Jésus qui accordent solennellement la guérison avec l'assertion des deux évangélistes, qui veut que cette guérison se soit opérée à l'insu même de Jésus ? En déclarant franchement qu'ici la tradition populaire, quelque peu crédule en Pales-

1. Et Matthieu : « Prends confiance, ma fille. T'a foi t'a sauvée ». Et la femme fut sauvée dès cette heure.

tine comme partout ailleurs (1), a suivi dans son erreur cette pauvre femme pleine de foi, mais aussi un peu superstitieuse. Pour nous, il est clair que cette femme, qui en venant, croyait que de toucher le vêtement de Jésus, la guérirait, a cru en partant que cette guérison s'était faite ainsi, et que les paroles de Jésus n'en avaient été que la confirmation. Elle a reçu ces paroles à travers le prisme de son imagination.

Vu sous ce jour, le problème se résoud facilement. Nous comprenons le mouvement brusque de Jésus qui se retourne pour voir qui l'a touché, qui insiste (d'après

1. En voici la preuve fournie par ce même fait. Eusèbe de Césarée en Palestine affirme que cette femme était de Panéade, ville de Phénicie, appelée en dernier lieu, Césarée de Philippe. Il dit qu'il y a encore devant la porte de sa maison deux statues d'airain dont l'une représente cette femme dans une attitude suppliante et l'autre J.-C. enveloppé d'un manteau et lui tendant la main. Il ajoute qu'au pied de cette seconde statue croît une herbe d'une espèce inconnue, qui lorsqu'elle atteint le bord des vêtements du Sauveur, acquiert la propriété de guérir toutes sortes de maladies. « On a ignoré pendant un certain temps, dit-il, ce que représentait ce groupe, mais la base en ayant été découverte, on y a lu le nom de Jésus, et reconnu l'hommage qu'on avait voulu lui rendre. Elle a subsisté jusqu'à notre époque, ajoute-t-il en finissant, et nous l'avons vue de nos yeux (Eusèbe. H. C. VII, 18). Le même fait est rapporté par Sozomène (490) et par saint Astère, évêque d'Amacée (370-400), mais ce dernier ajoute que, de son temps cette statue ne subsistait plus. Plusieurs auteurs disent que l'hémorroïsse est celle des saintes femmes qui a présenté un linge au Sauveur sur le chemin du Calvaire et qu'on vénère sous le nom de Véronique (*Évangile de Nicodème*).

Marc et Luc,) ; n'est-ce pas qu'il ne veut pas de la superstition ? L'attitude de la femme prouve surabondamment que le visage de Jésus devait exprimer le blâme. Puis, nous dit Marc, la femme, par son attitude, par ses paroles, lui confesse toute la vérité, et ayant mis à nu le fond de son cœur, découvre à Jésus sous la superstition une âme sainte et pleine de cette foi, faite de confiance en Dieu et au Messie, foi que nous avons déjà trouvée chez le lépreux et le paralytique. Jésus la guérit comme il les avait guéris (1).

Pour le récit de la résurrection de la fille de Jaïrus nous arrivons aux mêmes conclusions. D'après Volkmar le récit de la résurrection de la fille de Jaïrus figure le Judaïsme de la synagogue complètement mort que l'Evangile peut seul ressusciter. Il nous semble impossible d'admettre cette explication symbolique. Keim reconnaît l'impuissance du symbolisme à expliquer de tels récits. Cependant il voit dans cette résurrection, soit un mythe, moulé sur le type de la résurrection du fils de la veuve de Sunem par Elysée, soit un réveil naturel à la suite

1. Marc au verset 30 nous dit : « Jésus connaissant tout de suite qu'il était sorti une vertu de lui, se retournant dans la foule, dit..... Luc n'omet pas ce passage comme il semblerait, mais il l'ajoute à la parole de Jésus au verset 46. « Quelqu'un m'a touché, car j'ai perçu qu'une force est sortie de moi. »

L'affirmation de Marc nous paraît plus que douteuse, nous avons vu pourquoi. Quant à celle de Luc, l'erreur est évidente. Cette parole n'est pas de Jésus. Luc a mal compris Marc qui, de son côté, avait mal compris la scène. Il a mis les paroles de Marc dans la bouche de Jésus.

d'une léthargie. Il oscille ainsi entre Strauss et Paulus. Mais comme le fait remarquer M. Godet, la couleur locale n'est-elle pas aussi prononcée dans ce récit que dans celui du fou furieux de Gergesa, dont Keim maintient la vérité historique, par cette raison ? Les trois récits synoptiques, quelle que soit la différence sérieuse qui les distingue, sont, sans contredit, l'écho plus ou moins grossi d'un fait primitif.

Il importe peu pour la question qui nous occupe de savoir s'il s'agit d'une guérison comme certains détails et la parole de Jésus (Marc, 5, 39 ; Matth., 9, 24 ; Luc 8, 52) (1) le feraient supposer, ou d'une véritable résurrection. Une chose certaine, c'est que la fille de Jaïrus était en grand péril de mort (ἐσχάτως ἔχει, Marc, 5, 23) lorsque son père vint trouver Jésus (2), et c'est alors que Jésus dit à cet homme : « Ne crains pas, seulement aie la foi » (Marc, 5, 37). Luc ajoute « καὶ σωθήσεται » (Luc 8, 50) (3).

1. Olshausen, Néander et d'autres, concluent des paroles de Jésus que l'enfant était simplement en état de léthargie.

2. La version de Matth. 9, 18 est inadmissible. Matthieu abrège visiblement et, par là, fausse le détail du récit. Quant à Luc, il est d'accord avec Marc au verset 42. Le père dit que sa fille se mourait (ἀπέθνησκεν), puis au v. 49, on vient dire au père : ta fille est morte (τέθνηκεν), ne fatigue pas le maître. Donc elle n'était pas encore morte comme le dit Marc.

3. Quelques manuscrits Alexandrins lisent (dans Luc) πιστεύσον « Fais seulement acte de foi ! Un nouvel effort en face de l'obstacle inattendu qui se présente ! » Ce second sens, pour M. Godet, paraît plus conforme à la position de μόνον, *seulement*, avant le verbe. Nous ne comprenons pas bien la raison de ce choix. Peut-

Ces deux paroles sont virtuellement comprises dans le texte de Marc, elles n'en sont que la conclusion logique. D'après le contexte nous voyons que Jaïrus était en proie à la plus vive douleur. Les paroles décourageantes des messagers auraient pu pousser au désespoir cet homme, qui jusque-là s'était montré inébranlable (Marc, 5, 22, 24) dans la foi. C'est alors que Jésus prend la parole et dit : Ne crains point, seulement aie la foi, c'est-à-dire persévère sans faiblesse dans la foi que tu as montrée jusqu'ici.

Nous pourrions passer en revue les autres faits analogues qui nous sont rapportés par les trois évangélistes, nous verrions que dans tous les cas Jésus exige ces mêmes preuves de foi qui se montraient dans la conduite, dans la supplique de l'infortuné.

Dans le cas des deux aveugles, mentionné par Matthieu (9, 27-31), le cri de ces infortunés est parvenu jusqu'à nous : « Aie pitié de nous, fils de David ». Ici la foi est entière. C'est une certitude pour ces hommes que celui qu'ils rencontrent est le fils de David et qu'il peut les guérir. Ils suivent Jésus. Le Christ entre dans la maison. Il semble qu'il ne veuille pas les guérir, ils insistent : « Croyez-vous que je puisse faire ce que vous demandez? », leur dit Jésus (v, 28) et ils répondent « Oui Seigneur. » Tout commentaire est inutile. Ces hommes avaient la foi en Dieu, le

être continue le même auteur dans son comment. de Luc, l'autre leçon est-elle due à Marc où πιστεύουσιν se lit dans toutes les autorités. Il nous semble aussi que c'est là la raison et qu'elle est excellente.

Père et au Messie. Jésus les guérit. Un fait analogue est raconté par Marc (10, 46-52) (Luc 18, 35-43) (1). Il suffit de lire le récit pour retrouver les mêmes sentiments.

Dans un des récits que nous avons étudiés, celui du paralytique (2), il est un détail important sur lequel nous croyons devoir revenir.

Il est dit dans Marc, 2, 5, que Jésus voyant leur foi, la foi du paralytique et de ceux qui le portaient, le guérit. Ainsi le sentiment de la solidarité, qui était un des fondements de la religion d'Israël, et qui est resté une des forces vives de l'enseignement de Jésus, sous le nom de charité, se retrouve dans ses œuvres. C'est pourquoi nous comprenons les passages où il nous est dit que Jésus guérissait des malades en raison de la foi de leurs pères ou de leurs proches. Dans le cas de la belle-mère de Simon-Pierre, la chose est visible; la foi du fils, qui éclate dans toute sa conduite, rejaillit en bénédiction sur la mère (3), et dans le cas du fils lunatique (4), que les disciples n'ont pu guérir et que Jésus guérit, il est visible que c'est pour répondre à la foi du père que l'échec des disciples n'a point ébranlé.

1. Matth. raconte le fait lui aussi (Matth., 20, 30-34) mais avec une modification importante; ce n'est pas un, mais deux aveugles. Aurait-il puisé à une autre tradition que Marc et Luc?

2. Marc, 2, 1-12; Matth., 9, 2-8; Luc, 5, 17-26.

3. Marc, 1, 30. Il est fort probable que la mère était, elle aussi, femme de grande foi, mais il n'en est pas moins vrai que son fils dans cette circonstance contribua largement à lui valoir ce bienfait du Sauveur.

4. Marc, 9, 16-27; Matth., 17, 15-18; Luc, 9, 38-42.

D'ailleurs, dans le cas de possession, nous l'avons vu, Jésus ne pouvait demander la foi qu'aux parents ou aux amis du malade, car le démoniaque n'était plus un être conscient et responsable. C'est ainsi que dans de nombreux cas, cités surtout par Marc, Jésus n'exige aucune preuve de foi de la part du malade.

Aucun proche, aucun parent n'était avec le fou furieux de Gergesa. Le démoniaque dans la synagogue de Capernaüm était seul, semble-t-il, égaré dans la foule (Marc, 1, 23-27). D'autre part, Jésus ne pouvait pas ne pas guérir ces démoniaques, puisqu'il considérait cette maladie comme l'œuvre de Satan ou de ses subordonnés et que son activité de Messie consistait à lutter contre le royaume des Ténèbres, à arracher au Prince de ce monde ses victimes, à détruire son œuvre sous quelque forme, dans quelque lieu qu'il la trouvât.

Il y a un groupe de guérisons dont nous ne nous sommes pas occupé jusqu'ici, les guérisons qui ont pour type celle du serviteur du Centenier, rapportée par Matth. 8, 5-12 et Luc 17, 1-10, et celle de la fille de la femme syrophénicienne, rapportée par Marc, 7, 25-30 et Matth., 15, 22-28. Le caractère universaliste de l'enseignement du Christ s'y retrouve pleinement.

Jésus guérit des païens à cause de la foi de leurs proches, ici un père, là une mère. Cette première difficulté ne doit pas nous arrêter plus longtemps, nous croyons l'avoir tranchée. Il est un fait plus important, c'est que ces gens étaient païens. Le premier de ces récits ne nous a pas été conservé par Marc, et dans Luc il diffère sensi-

blement de la narration de Matthieu. Il n'y a cependant pas contradiction si ce n'est sur des points de détails. Matthieu nous dit que c'était le fils (1), Luc le serviteur du centurion. Matthieu qui abrège nous dit que cet homme vint vers Jésus. Est-ce qu'on ne pourrait pas admettre que, pressé par sa narration, Matthieu a couru au but, en disant que le centurion a fait cette démarche, ce qui est vrai, omettant toutefois de dire qu'il a fait intercéder pour lui les Anciens ?

Luc nous donne des détails qui, en raison de ce désaccord avec Matthieu, ont paru suspects aux commentateurs. Nous ne voyons aucune difficulté sérieuse à les admettre. Ils expliquent, aussi bien par le récit de Matthieu que par celui de Luc, la conduite de ce païen. Il en est ainsi, par exemple, du souvenir que Luc nous a transmis, à savoir que cet homme était un païen converti au judaïsme. Mais, négligeons ces détails. En admettant que le récit de Luc soit altéré, il n'en reste pas moins vrai, et d'après Matthieu et d'après Luc, que cet homme fit preuve d'une foi au moins égale à celle des Juifs dont nous avons analysé la conduite. L'explication si profonde qu'il donne de sa foi en Jésus, est vraie *a fortiori* de sa foi en celui dont Jésus lui-même n'était que l'Envoyé. Nous n'avons

1. $\pi\alpha\iota\varsigma$ au lieu de $\delta\omicron\upsilon\lambda\omicron\varsigma$. Mathieu dit $\pi\alpha\iota\varsigma$ mot qui peut signifier *fils* ou *serviteur*, et que Luc emploie dans ce second sens au verset 7. Bleek et Holtzmann préfèrent le sens de fils dans Matthieu, parce qu'autrement il faudrait admettre que le centurion n'aurait eu qu'un esclave. Comme on ne pourrait pas dire : Mon domestique est malade, quand on en a plusieurs (Godet).

point à faire l'éloge de cette foi puisque Jésus l'a fait grand et beau. En même temps que le Christ se rend à son vœu, prouvant par cet acte qu'il est le Messie de l'homme de foi, qu'il soit juif ou païen, il le déclare expressément par la parole que Luc nous rapporte (versets 9-10) et que Matthieu nous a conservée dans son développement magnifique (versets 10-12.) « Je vous dis que bien des gens viendront de l'Orient et de l'Occident et seront à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des Cieux, tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents ». Le récit de la Cananéenne, que Marc, 7, 25-30 et Matthieu 15, 22-28 nous racontent, offre les mêmes observations à faire. Les évangélistes ont placé ce récit à la suite du discours de Jésus sur l'universalisme de son évangile. Il est manifeste qu'ils ont voulu par là donner, après l'enseignement, l'exemple.

Ainsi la foi, que Jésus a exigée des malades qu'on lui apportait ou qui venaient implorer son secours, n'est autre que la foi qu'il a exigée de tout homme qui voulait suivre ses pas. Cette foi est tout d'abord une intuition de l'âme par laquelle l'homme se sent dans la dépendance absolue de Dieu. C'est elle qui a été le fond même de la religion d'Israël. C'est elle qui est à la base de tout sentiment religieux, c'est le sentiment de dépendance absolue, comme dit Schleiermacher ; c'est elle qui commence dans la crainte et finit dans l'adoration. Ces malades juifs avaient tous ces sentiments au cœur. S'ils avaient oublié la crainte de l'Eternel leurs maux autant que la Thora et les prophètes étaient là pour la leur rappeler.

Et quant aux païens que Jésus a guéris, nous l'avons vu, la tradition rapporte qu'ils avaient épousé les croyances d'Israël, qu'ils avaient fait l'expérience de la foi juive. A défaut de la tradition, les paroles du centenier à Jésus, et qui, nous l'avons dit, s'adressaient, derrière le Fils, au Père, prouvent que cet homme avait ce que devait être le Maître de l'univers. La profonde angoisse de cette femme menacée dans ses plus chères affections, celle de la mère, donne à penser que la douleur d'aujourd'hui, et peut-être le deuil de demain, faisaient naître dans ce cœur brisé la foi qui transporte les montagnes.

Il y a plus ; ces Juifs qui avaient été élevés dans l'observation stricte des commandements de la Thora, avaient appris à ce dur exercice à acquérir la volonté qui brise tout obstacle. Leurs maux ne leur arrachèrent aucun murmure contre Dieu, ils luttèrent courageusement contre la douleur : ils restèrent des hommes de foi. Quant à ces païens, hommes d'élite auxquels Jésus a rendu un si beau témoignage, s'ils n'avaient point la Thora, la loi de Dieu écrite dans leur cœur, selon la belle expression de Paul, le respect de leur conscience leur avait donné la même énergie, le même courage.

Enfin un dernier sentiment se trouve dans le cœur de ces hommes. En même temps qu'ils avaient reçu la foi de leur peuple, ils en avaient épousé l'espoir. L'espérance messianique devenait plus ardente chez eux parce qu'aux maux de la vie morale et religieuse s'ajoutaient les tortures du corps. Aussi lorsqu'à travers la Galilée et la Judée retentit l'enseignement de Jésus, et que le bruit de ses œuvres magnifiques se répandit de toute part, ces hommes recon-

nurent en lui le Messie. La révélation du Père dans l'évangile de Jésus donna à la foi de ces hommes ce qui lui avait manqué jusque-là, la joie. De soumise elle devint confiante ; de craintive, heureuse. Il nous est resté dans la réponse de ces malheureux aux questions du Maître un écho de cette transformation. Il semble que venus vers Jésus avec la foi, au contact même du Messie, leur foi grandit, leur prière devient plus éloquente, leur attente plus sûre. Est-il besoin d'ajouter qu'il en fut de même pour le centenier, pour la Cananéenne. Leurs expériences passées, ce paganisme grossier, parfois même odieux, devait d'autant plus faire ressortir à leurs yeux l'amour de ce Dieu qui se révélait Père en Jésus son Fils, dans sa vie, dans son enseignement comme dans ses actes.

Qu'on ne nous reproche pas de prêter à ces malheureux des sentiments et des idées au-dessus de leur portée. Sans doute ces hommes n'avaient point d'instruction, c'étaient des petits, des déshérités, mais des gens de cœur et de foi, et c'est à ceux-là que s'adressait le Christ.

Ce n'est point par l'intelligence et le travail de la pensée que Dieu veut que l'homme établisse qu'il est son Père. La pensée humaine est trop courte et Dieu trop grand, c'est pourquoi le Père s'est révélé Père d'une manière immédiate à la conscience religieuse du Christ. C'est par le cœur et par l'expérience de la vie que l'homme doit saisir cette réalité de la révélation, il la saisira toujours mieux à mesure qu'il fera effort pour devenir par sa vie le fils du Père. C'est en travaillant à devenir le fils de Dieu que l'homme voit Dieu se révéler

son Père, c'est là l'expérience de la foi. Les petits feront cette expérience mieux que les grands, les pauvres mieux que les riches, les ignorants mieux que les sages. Rappelons-nous les béatitudes. L'évangile n'est pas une doctrine mais une vie, c'est pourquoi il s'adresse au centre même de la vie humaine, au cœur de l'homme. Combien l'église de la doctrine a mal compris le Maître de la vie!

CHAPITRE V

LE BUT QUE JÉSUS POURSUIVAIT EN GUÉRISANT LES MALADES.

Le but que Jésus poursuivait, en soulageant les malheureux atteints de maux divers, nous l'avons déjà entrevu dans les chapitres qui précèdent ; le sentiment auquel il obéissait, nous l'avons déjà deviné avant d'avoir étudié ses paroles sur ce sujet.

Il ressort tout d'abord des paroles de Jésus, qu'il ne fit point ces guérisons pour appuyer son enseignement sur des faits matériels extraordinaires, comme on l'a trop souvent prétendu : Jésus a fait des miracles pour prouver qu'il était le Messie. Il n'en est rien. Étudions ses paroles.

Il nous est resté, en premier lieu, le dernier écho d'un entretien que Jésus eut avec ses disciples (Marc, 8, 27-31 ; Matth., 16, 13-18 ; Luc 9, 18-22) : « Qui dit-on que je suis », leur demande Jésus ; ils lui répondirent « Jean-Baptiste, d'autres Élie, mais d'autres que tu es quelqu'un des prophètes. » Je cite d'après Marc : il n'y a point de différence sensible avec Matthieu et Luc. Cette réponse revient à ceci « On t'envisage généralement comme l'un des précurseurs du Messie. » Et cependant, cet entretien eut lieu, bien longtemps après les débuts de Jésus, au moment

où il ouvrait à ses disciples les sombres perspectives de la seconde partie de sa vie. Il avait déjà traversé les villes et les bourgades et guéri beaucoup de malades. Et les Juifs ne voyaient en lui qu'un précurseur du Messie, eux qui avaient vu ses guérisons ou qui en avaient entendu parler. C'est que pour les Juifs, tout homme pieux pouvait, nous l'avons vu, par son action morale et religieuse, guérir les malades ; de plus, dans leurs Livres Sacrés, combien de guérisons avaient été faites par les hommes de Dieu de l'Ancienne Alliance. Ce ne pouvait donc pas être, pour eux, un signe, une preuve que Jésus était le Messie. Quant aux disciples ils répondaient simplement par la bouche de Pierre : « Tu es le Christ (Marc) ; le Christ du Dieu vivant (Matthieu) ; le Christ de Dieu (Luc). » Matthieu ajoute : Jésus reprit et lui dit : « Tu es heureux Simon bar (1) Iona, car ce n'est pas la chair et le sang (2) qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les Cieux. » Ce ne sont donc pas les nombreuses guérisons, auxquelles Pierre a assisté, qui, dans la pensée de Jésus, justifiaient cette réponse, mais la révélation directe de Dieu. Il a fait saisir à ce disciple d'une façon immédiate que Jésus était le Messie. C'est la foi qui le lui a révélé. La foi, c'est-à-dire Dieu

1. Ce terme de bar Iona nous a conservé le cachet araméen de la parole de Jésus. Cela prouve la haute antiquité de cette parole que Meyer et Weiss n'hésitent pas à considérer comme authentique.

2. Cette expression fait ressortir d'une manière éclatante l'opposition entre la faiblesse et l'impuissance de notre nature corporelle en présence de l'être par qui est le Dieu esprit.

sensible au cœur, — a révélé à cet apôtre Dieu dans le Fils de son amour.

Un autre passage non moins caractéristique nous pousse aux mêmes conclusions. Il se trouve Marc, 8, 11-13 ; Matth., 16, 1-4. Luc, 11, 16 29 ; et Matth. 12, 38-39. Les Pharisiens vinrent et se mirent à discuter avec Jésus, lui demandant, pour le mettre à l'épreuve un signe qui vînt du ciel. Et Jésus, ayant poussé un profond soupir en son cœur, dit : « Pourquoi cette génération réclame-t-elle un signe?... En vérité, je vous le dis, non, il ne sera point accordé de signe à cette génération » (Marc). Les textes parallèles de Matthieu et de Luc diffèrent. Pour plusieurs exégètes, Matthieu a répété deux fois la parole du Christ dans un but didactique, une première fois, il a suivi le récit de Marc et ensuite celui de Luc. Pour la question qui nous occupe ceci est tout à fait secondaire (1). Les versets 2 et 3 du chapitre 16 de Matth. Jésus répondit : « Le soir vous dites, il fera beau car le ciel est rouge ; et le matin, il y aura de l'orage aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge sombre. Hypocrites, vous savez discerner l'aspect du ciel et vous ne pouvez discerner les signes des temps, » ces versets, dis-je, pour la plupart des critiques, sont suspects (2). B. Weiss dans le commentaire de Meyer comme dans son *Marcus Evangelium*, déclare nettement que ce passage est inter-

1. Volkmar, *Markus*, p. 400.

2. Les versets 2-3 ne se trouvent pas dans les manuscrits α B. Il est probable qu'ils ont été omis intentionnellement parce que Matth. 12, 39 et Marc 8, 12 ne les ont pas. Tischendorf dans sa grande édition met le passage entre guillemets.

polé par l'évangéliste ; c'est une réminiscence très vague de la source la plus ancienne (Luc, 12, 54-56 (1)). « Chacun saisit, dit Volkmar, ce qu'il y a d'illogique, après avoir parlé des signes ἐκ τοῦ οὐρανοῦ de tomber sur les signes τῶν καίρων : il n'y a aucun lien, après avoir parlé de la rougueur des cieux comme signe, à mentionner ensuite le signe de Jonas. » (Volkmar, p. 401 de son *Markus*).

Strauss trouve que Matth. 16, 2-3, est incompréhensible. Ewald et Tischendorf croient également que nous avons ici sous les yeux une glose de copiste. Le passage concernant Jonas, qui se trouve dans Matth. 12, 39 ; 16, 2 ; et Luc 11, 29, a paru suspect à plusieurs exégètes (2), d'abord parce qu'il ne se trouve pas dans Marc, ensuite parce que visiblement, il y a une préoccupation dogmatique sous cette citation de Jonas (Voyez le *Markus* de Volkmar p. 402. V. aussi Schleiermacher, David Schulz, de Wette, Strauss et Ritschl).

Laissons donc de côté ces deux passages et contentons-nous de la citation de Marc qui ne semble suspecte à aucun exégète. Que demandent les Pharisiens ? Un signe qui vint du ciel, comme le dit Kest. Ce n'est pas un simple miracle qu'ils demandent au Christ, ce n'est pas

1. Chez lequel des deux évangélistes Matthieu ou Luc, cette pensée a-t-elle été conservée sous sa forme primitive ?

De Wette pense que c'est chez Matthieu.

Schleiermacher et Holzmann croient, au contraire, que Luc est le plus fidèle ici.

2. De même la prédiction que Luc fait suivre, 11, 30, 33, et que Matthieu nous rapporte aussi, 12, 42, semble à plusieurs exégètes, entre autres Holzmann, ne pas avoir été prononcée en cette circonstance. V. Meyer (Comment. sur Marc et Luc, p. 455).

même un des grands miracles comme ceux d'Élie, ajoute Volkmar, mais comme le prouve clairement l'expression employée, conclut Weiss, un des signes du ciel σημεῖον ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ un de ces signes célestes, précurseurs des temps messianiques, promis par les prophètes (Comp. Marc, 13, 24-25). Si Jésus, se rendant à leur vœu, leur avait montré un de ces signes, ils auraient accepté sa prédication de la venue du royaume de Dieu (Marc, 1, 15) : il est donc évident que les guérisons du Christ, pour les Pharisiens comme pour Jésus lui-même, n'étaient point la preuve qu'il était le Messie. Il y a plus : Jésus refuse ce signe. Si Jésus avait dû établir ainsi, par des signes extérieurs, sa messianité, comme le veulent certains, il n'aurait certes pas négligé de les donner, car Dieu lui aurait accordé la puissance de les accomplir. C'était le moment où jamais de convaincre ces Pharisiens qui étaient sincères, quoique les évangélistes semblent en douter, et qui, biblicistes déclarés, avaient raison à leur point de vue. Il ne l'a point fait, il n'a pas donné de signe céleste, parce qu'il n'avait pas à s'appuyer sur un témoignage extérieur.

Il y a encore un autre passage (Marc, 13, 21-22 ; Matth. 24, 23-24) où Jésus annonce que de faux christs, de faux prophètes se lèveront, qui feront des signes et des prodiges, au point d'égarer aussi, s'il se peut, les élus (1). Comme ce témoignage extérieur du prodige a peu de va-

1. Voir Volkmar, *Markus*, p. 543, le commentaire de Meyer sur Marc, p. 200, et le *Markus Evangelium*, de Weiss, p. 424 « *Es wird aber nicht so leicht sein, sich solchen Ankündigungen gegenüber nüchtern zu erhalten ; denn es werden falsche Propheten aufstehen, etc.* »

leur, puisqu'il sera une puissance, même aux mains des imposteurs, d'après la parole de Jésus (1); et il s'agit ici, comme nous l'avons fait remarquer dans un chapitre précédent, de signes, de prodiges, et non pas de simples guérisons.

Il est vrai qu'on pourra objecter que certaines paroles du Christ pourraient appuyer des conclusions toutes contraires: par exemple, les paroles rapportées par Matth. 11, 21-24; Luc, 10, 13-15: « Malheur à toi, Chorazin! Malheur à toi, Bethsaïda! car si à Tyr et à Sidon avaient été les puissances qui ont été chez vous (ἐγένοντο αἱ δυνάμεις αἱ γινόμεναι ἐν ὑμῖν), depuis longtemps sous le sac et la cendre, elles se seraient repenties. Mais je vous dis que Tyr et Sidon seront traitées plus tolérablement que vous au jour du jugement. Et toi Capernaüm seras-tu élevée jusqu'au ciel? Non, tu descendras jusqu'aux enfers, car si à Sodome avaient été les puissances qui ont été chez toi elle subsisterait encore aujourd'hui. Aussi je te dis que Sodome sera traitée plus tolérablement, au jour du jugement, que toi (Matthieu) (2).

Qu'il nous soit permis tout d'abord de faire remarquer que nos traductions françaises sont quelque peu infidèles en traduisant δυνάμις (3) par miracle. Δυνάμις veut dire

1. V. encore Matth. 7, 22-23; Luc, 6, 46; Luc, 13, 29-30.

2. Chorazin et Bethsaïda étaient sans doute situées dans les environs de Capernaüm (Robinson p. 457. *Neuere Forschungen*).

3. Ce mot δυνάμις dans saint Paul a plusieurs sens, mais qui ignore que la langue de saint Paul n'a pas été celle des évangélistes? M. Colani a essayé de donner l'interprétation du mot δυνάμις ce sont les œuvres de sainteté. M. Godet déclare que cette opi-

puissance, pouvoir, force (Voir le *dictionn. d'Alexandre* et la *clavis de Wahl*) δύναμις, potentia, kraft, vermögen, *vis quæ inest alicui, quam habet aliquis vel aliquid*. (Voyez Matthieu, 25, 15, Marc 5, 30, Luc, 1, 17; 6, 19; 10, 19; 24, 49. Ce mot dans les évangiles ne signifie jamais miracle, signe. Le prodige, le miracle, le signe et enfin la guérison peuvent être l'effet d'une δύναμις, comme la prédication, mais ils ne sont point appelés δυνάμεις (V. Matth 14, 2., Marc, 6, 14).

Quel est donc le sens du passage que nous avons cité? Jésus songe à Capernaüm et à ces localités environnantes qui ont entendu ses premières prédications, et bénéficié de ses œuvres. Il voit combien peu de fruits ont porté ses efforts. Les « puissances » dont il est parlé, et qui ont été portées dans ces contrées : ce sont son enseignement, son action (1), puissances (2) du Messie. Cette puissance c'est lui-même, puissance de Dieu quand il annonce l'évangile, puissance de Dieu quand il guérit, puis-

nion ne se discute pas. Non certes, pas plus que le sens de miracle que M. Godet maintient.

1. Son action dans le sens le plus large de ce mot, tout ce qu'il faisait et qui pouvait contribuer, soit dans le monde moral, soit dans le monde physique, à arracher l'homme au malheur, c'est-à-dire au péché et à ses suites, la douleur dans le monde physique, comme dans le monde moral et religieux.

2. Le mot δύναμις est souvent employé dans ce sens dans nos évangiles, ἡ δύναμις τοῦ θεοῦ οὐ θεοῦ, Math. 22, 29. Marc 12, 14; Luc, 5, 17 δύναμις κυρίου ἦν εἰς τὸ ἰᾶσθαι αὐτοὺς. Et Luc, 1, 35 πνεῦμα ἁγίον ἐπελεύσεται ἐπὶ σε, καὶ δύναμις ὑψίστου ἐπισκιάσει σου. Et enfin le passage que nous avons cité Luc. 1, 17; 24, 29.

sance de Dieu quand il menace. Ah ! si Tyr et Sidon avaient connu le Dieu d'Israël et sa puissance, si ces villes avaient pu recevoir, dans leur sein, celui en qui les puissances de Dieu agissaient par sa vie, son enseignement et son action, elles se seraient repenties depuis longtemps sous le sac et la cendre. Si Sodome, la corrompue, avait pu recevoir le Messie, elle se serait purifiée de ses souillures pour subsister jusqu'à ce jour.

Qu'on ne nous reproche pas de spiritualiser ou de généraliser, il n'en est rien. Jésus qui, dans ce magnifique passage, jette un regard puissant sur le passé d'une contrée qu'il aimait, pour laquelle il avait vécu, et l'enveloppe dans un jugement sévère, mais mérité, aurait-il pu dans un moment pareil, oublier son évangile, son enseignement, aurait-il pu oublier sa vie de dévouement et de sacrifice, tous ces bienfaits, pour ne songer qu'aux seules guérisons qu'il avait faites et ne reprocher que ces dernières à ces villes ingrates ! Ceci est inadmissible. Ce que Jésus leur reproche ce sont leurs dispositions morales, elles n'ont point changé, malgré son enseignement, malgré ses bienfaits !

Comme nous le voyons par ce passage il y a cependant quelque chose de vrai dans la conception traditionnelle. Jésus considérait son action sur les malades comme une partie essentielle de son œuvre. Si les guérisons ne pouvaient prouver à Chorazin, à Bethsaïda et à Capernaüm que Jésus était le Messie elles auraient au moins dû contribuer comme toute l'œuvre du Christ à transformer ces villes !

Dans une autre circonstance Jésus dit : (Matth., 13, 17 ;

Luc, 10, 23) : « En vérité, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de justes ont souhaité de voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, et d'entendre ce *que vous entendez* et ne l'ont point entendu. »

Jésus fait une déclaration analogue dans sa réponse (1) certainement authentique aux envoyés du Baptiste (Matth., 11, 4-6 ; Luc, 7, 22-23) « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez, les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont rendus nets, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ! Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute. » C'est le résumé de toute sa vie ; l'enseignement et l'action, la parole et la vie sont inséparables.

Allez dire à Jean ce que j'enseigne et ce que je fais, montrez-lui le résultat et qu'il juge si je suis le Messie. Qu'est-ce à dire sinon que dans la pensée de Jésus son œuvre messianique était une lutte contre Satan, partout, dans le domaine religieux et moral, comme dans le domaine physique. Jésus n'a jamais eu l'idée de faire des guérisons pour prouver qu'il était le Messie. C'est pourquoi il a voulu le silence sur cette partie de son œuvre : il redoutait un pareil jugement, sachant bien qu'il serait sans valeur, et que seule la superstition pourrait le prononcer : il ne voulait pas d'un tel allié.

Ayant pleinement pris conscience de sa Messianité au jour du baptême, Le Christ va dès ce jour prêchant le royaume

1. V. Article de M. Sabatier dans l'*Encyclopédie* : « *Jésus-Christ* ».

de Dieu et y travaillant partout et toujours. Aussi il a pu dire « je le veux, sois net » (Marc 1,41), il savait qu'ici sa volonté était celle du Père ; ou bien encore, « prends courage, mon enfant, tes péchés te sont pardonnés » (Marc, 2,5) (1), et enfin « lequel est le plus aisé de dire tes péchés te sont pardonnés ou de dire lève-toi, prends ton lit et marche » (Marc 2, 1-12), c'était la même chose pour Jésus. Il lutte contre le péché, le mal, et ses suites, la douleur et la ruine dans la vie de l'homme.

Jésus ne connaît pas la doctrine des Esséniens qui prêchent l'impureté de la vie naturelle et sensuelle, et exigent la pureté de la vie dans l'éloignement du monde et dans la pratique sévère de commandements rigides. Il ne sait rien d'une âme emprisonnée dans un corps. Pour lui le corps n'est pas impur par nature. S'il l'est devenu, c'est parce que le péché a souillé l'homme dans son corps comme dans son âme. Le corps comme l'âme sont en danger de mort (2). La maladie de l'un comme celle de l'autre n'est que l'œuvre de Satan. Il faut détruire cette œuvre du mal dans la vie matérielle, comme dans les sphères supérieures du cœur et de la pensée. La victoire n'est complète qu'à ce prix !

Jésus savait les liens étroits qui unissaient le moral et le physique. Où prend-il ses exemples, quand il s'adresse à l'âme, n'est-ce pas dans la vie du corps ? « Si ton œil te fait broncher, arrache-le. » Il y a là plus qu'une simple comparaison. L'homme est *un* pour Jésus, comme il l'a

1. V. encore Matth. 8,7 ; Luc, 7,6.

2. Paul plus tard appellera la mort le salaire du péché ; c'était la pensée juive qui est restée la pensée chrétienne.

été pour la pensée juive. Le moral et le physique ne sont que les deux faces d'un même *moi*, comme nous dirions aujourd'hui dans le langage de l'école. Parti de cette vérité que l'expérience de la vie confirmait chaque jour pour lui, Jésus voyait dans ses guérisons l'accomplissement et le symbole de la pleine délivrance messianique qu'il apportait au monde. Annoncer le royaume de Dieu était l'axiome de sa vie, guérir la vie malade de l'homme en était le corollaire nécessaire !

Voilà pourquoi Jésus a fait des guérisons (1).

1. Voir l'article « *Jésus-Christ* » de M. Sabatier, et les *Evangelische Geschichte* de Weizsäcker, p. 362. « Partout où apparaît le Christ, il s'efforce d'élever le cœur à Dieu, mais aussi de supprimer toutes les maladies du corps. De même qu'il fonde une justice qui a la nature du royaume céleste à venir, de même il répand la santé autour de lui comme le signe de la vie.

Cette activité caractérise tout son travail comme préparant une nouvelle économie des choses. Elle donne à celui-ci un caractère universel et purement humain. Ceci est plus clair encore lorsqu'on se souvient de la guérison du corps et qu'on la considère comme la défaite du malin esprit dans le monde. »

CONCLUSION

Il est des sujets qui découragent par leurs difficultés et la grandeur des questions qu'ils soulèvent. Celui que nous avons choisi est de ceux-là. Il nous eût été impossible, alors même que l'histoire nous eut conservé toutes les paroles du Maître comme tous ses enseignements, de retracer les mille pensées diverses, les sentiments si variés et si élevés qui ont dû remplir l'âme du Fils de l'homme pendant ces années, où, jour après jour, sa voix et son geste apportaient aux malades avec sa bénédiction la fin de leurs douleurs. Combien ce sujet si difficile par lui-même devient plus délicat encore par les lacunes de l'histoire, par les erreurs de la tradition, et enfin par le préjugé de l'Eglise ! Dire tout ce que Jésus a pensé, tout ce qu'il a ressenti devant le magnifique tableau de charité sorti de ses mains, est chose impossible. Rechercher l'inspiration première, qui a guidé le Maître dans cette œuvre d'amour, la place et l'importance qu'il a accordées à cette activité faite de dévouement et de douleur, est une tâche difficile, mais non pas impossible. Nous nous y sommes essayé.

Il reste des écrits de nos évangélistes une impression d'ensemble forte et nette sur le sujet qui nous occupe. Si les grandes lignes de leurs dessins sont vraies, le détail ne l'est peut-être pas dans la mesure où nous l'aurions désiré. Les guérisons qu'ils nous racontent, nous en avons

acquis la certitude, sont réelles, quoique peut-être quelques faits aient été grossis par l'enthousiasme reconnaissant des premiers chrétiens. Il ressort, avec la dernière évidence, de ces récits, que Jésus se sentait dans une communion étroite avec le Père, lorsqu'il agissait sur les malades. Il levait les yeux au ciel, il soupirait, il priait, nous disent Marc, Matthieu et Luc. Dans diverses circonstances il employait des moyens naturels. Il paraît évident, d'après les paroles que nous avons étudiées, que Jésus se servait de ces moyens comme on les employait de son temps, et qu'il ne considérait pas ses guérisons comme tellement extraordinaires qu'elles ne pussent pas être liées à des remèdes.

Ce n'est point sans une grande fatigue que Jésus se dépensait pour les malades. Il recherche souvent dans la solitude, le recueillement et la prière, la force pour l'œuvre de demain. Voilà, nous semble-t-il, les indications importantes que nous donnent nos récits, et qui d'ailleurs cadrent bien avec les renseignements que nous fournissent les paroles du Maître. Celles-ci, en effet, nous ont offert la matière de nos études. Les recherches dans ce domaine sont délicates, mais au moins le terrain est sûr, car la tradition a respecté les paroles de Jésus avec une admirable piété. Nous avons étudié ces paroles. Un premier fait nous a frappé : Jésus a emprunté au milieu où il a vécu l'enveloppe dont il a revêtu sa pensée. La conscience si vivante du mal, du péché, dont il avait sondé toute la noirceur et toute l'étendue, il l'a reçue sous la forme démonologique, celle de ses contemporains. Aujourd'hui ces représentations si originales nous sem-

blent bien dépassées. Nous aimons l'abstraction, et cependant elle est dangereuse. Le mal est devenu idée abstraite dans nos conceptions, ne serait-ce point pour cette raison, entre autres, que la conscience du mal dans la vie réelle s'est tellement affaiblie chez nous ?

Si Jésus a vu dans la maladie du corps comme dans celle de l'âme l'œuvre de l'Esprit des ténèbres, le salaire du péché, il a applaudi aux efforts faits de son temps par les hommes pieux en Israël pour diminuer cette œuvre néfaste. Bien loin de considérer les fils des scribes comme de vulgaires imposteurs, comme on l'a trop souvent prétendu, il leur a rendu un beau témoignage, car il a déclaré qu'ils travaillaient par l'esprit de Dieu. L'œuvre du Christ était assez grande pour que le bien fait autour de lui ne pût en rien nuire à la gloire de sa mission.

D'ailleurs aux malades eux-mêmes il ne demandait qu'une chose, la foi. En ces jours-là la foi n'était pas la croyance, les petits comme les grands, les ignorants comme les savants, tous pouvaient trouver la foi qui fait le vrai disciple de Jésus. Dieu demandait par la parole du Sauveur le cœur de l'homme, l'homme alors, par sa vie confiante et courageuse pour le bien, lui donnait toujours plus son cœur ; aujourd'hui l'Eglise demande une croyance, une théologie, celle-ci ou celle-là, le temps fixe la chose.

Est-il besoin de rappeler encore ce que nous avons dit à travers toute notre thèse ? L'œuvre faite par Jésus pour les malades n'était pas une démonstration de sa divinité par le miracle. Le miracle n'a point existé pour Jésus,

car pour lui il n'y avait point de naturel et de surnaturel. Il n'y a partout autour de l'homme, dans la nature, comme en lui, dans son cœur, que l'œuvre de Dieu. Et contre Dieu partout Satan qui cherche à lutter. Dieu donne à manger aux oiseaux, comme il a revêtu le lys de blancheur. On se tromperait étrangement si l'on voyait en ceci des métaphores. Il n'en est rien : Dieu le Père, pour Jésus, est la source vive de toute vie, et non point ce Dieu d'une certaine philosophie, qui se repose à côté de son œuvre, parfaite horloge qui marche toute seule. Jésus lorsqu'il guérissait un malade, voyait dans cette œuvre l'exaucement de sa prière, la main de Dieu, la même main qui donne à manger aux oiseaux, aussi bonne, aussi puissante ici que là. Aussi les guérisons qu'il fit furent pour Jésus l'œuvre parallèle à son enseignement, l'enseignement mis en acte, le royaume de Dieu fondé par l'amour, l'amour le plus large et le plus puissant, celui de Dieu, annoncé par la parole la plus autorisée, celle du Fils.

Vu le Président de la soutenance :

A. SABATIER

Vu : le Doyen,

F. LICHTENBERGER

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I. — Les récits et les faits	7
CHAPITRE II. — La cause des maladies d'après les paroles de Jésus	18
CHAPITRE III. — Ce que Jésus pensait des guérisons faites de son temps	33
CHAPITRE IV. — Les conditions pour obtenir une guérison d'après les paroles de Jésus. — La foi	42
CHAPITRE V. — Le but que Jésus poursuivait en guérissant les malades.	64
CONCLUSION.	75

HENRI JOUVE, Imprimerie des Écoles, 15, rue Racine, Paris.
